

2
2516
9387
(89)

CHANSONS
NOUVELLES.

CHANSONS

NOUVELLES

PAR

Joseph Servières.

Entendez-vous sa voix sonore ?
Braves Gaulois, voici le jour.

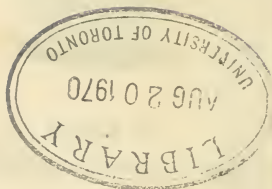


PARIS,

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

1826.

PG
2427
S78C5



CHANSONS

NOUVELLES.

LE SOLDAT DE LA FOI.

AIR : Pierrot partant pour la guerre.

(1823.)

DANS mon ingrate patrie,
Comme nos bons paladins,
J'exerçais mon industrie,
Tout le long des grands chemins.
Ce métier a trop d'alarmes;
Mais aujourd'hui sans effroi,
Je me moque des gendarmes
Et des procureurs du roi.

Regarde-moi,
Respecte-moi,
Je suis soldat de la foi.

A commencer la campagne
Franchement déterminé,
Sur la frontière d'Espagne

Gaîment je m'acheminai.
 Rosaire et stylet en poche,
 J'allai chercher de l'emploi.
 Dans les bandes sans reproche
 Détroussant au nom du roi.

Regarde-moi,
 Respecte-moi,
 Je suis soldat de la foi.

Enrolé dans la croisade,
 Je trouvai sous les drapeaux
 Plus d'un ancien camarade
 Converti fort à propos.
 « Frère, me dit le trapiste,
 » Dans nos rangs je te reçois,
 » Sois chrétien, sois royaliste,
 » Pille et tue au nom du roi.

Regarde-moi,
 Respecte-moi,
 Je suis soldat de la foi.

Nous frappons sur maint village
 Mainte contribution;
 On murmure, quel outrage!
 C'est pour la religion.
 Des *Cortès* la politique
 Ne permettrait plus, je croi,
 De brûler un hérétique
 Sous les fenêtres du roi.

Regarde-moi,
 Respecte-moi,
 Je suis soldat de la foi.

Urgel, notre capitale,
 Nous reçoit un beau matin,
 En casque, en mitre, en sandale.
 Et tout chargé de butin.
 Nous y vivions en chanoines,
 Mina vient.... quel désarroi!
 Tout s'enfuit, soldats et moines;
 Mais toujours fidèle au roi,
 Regarde-moi,
 Respecte-moi,
 Je suis soldat de la foi.

L.... M..... l'apostolique
 Et M.... le romain,
 Pour la cause catholique
 Ne plaideront pas en vain.
 P.....in avec sa lance,
 Viendra sur son palefroi,
 Rétablir par sa vaillance
 Le saint office et le roi.
 Regarde-moi,
 Respecte-moi,
 Je suis soldat de la foi.

Pour moi chevalier fidèle,
 Brave et désintéressé,

De mes exploits, de mon zèle
Je serai récompensé.

A la fin de l'entreprise
Je deviendrai chef d'emploi,
A l'orchestre d'une église,
Avec pension du roi.

Regarde-moi,

Respecte-moi,

Je suis soldat de la foi.

CHANT PATRIOTIQUE.

(1813.)

AIR à faire.

QUEL est ce vil troupeau d'esclaves,
 De lâches tant de fois vaincus,
 Qui voudrait d'un peuple de braves
 Enchaîner les mâles vertus?
 Des affronts de la barbarie,
 Français nous avons trop souffert;
 Ne nous reste-t-il pas du fer,
 Ou n'avons-nous plus de patrie?
 Auguste liberté, mère des douces lois,
 Reviens, reviens,
 Que l'univers se réveille à ta voix.

Par la victoire passagère,
 Si nos yeux furent éblouis,
 D'une illusion mensongère
 Les rêves sont évanouis.
 Ah! cette gloire trop chérie,
 Au monde coûta bien des pleurs;
 Respectons-la dans ses douleurs,
 Mais n'aimons plus que la patrie.

Auguste liberté, mère des douces lois,
 Reviens, reviens,
 Que l'univers se réveille à ta voix.

Après tant d'efforts magnanimes,
 Tant de trépas si glorieux,
 Lorsque tant d'illustres victimes
 Nous contemplent du haut des cieux,
 Infidèles à la mémoire
 De ces demi-dieux oubliés,
 Pourrions-nous vivre humiliés
 Sous un despotisme sans gloire?

Auguste liberté, mère des douces lois,
 Reviens, reviens,
 Que l'univers se réveille à ta voix.

Eh quoi ! nous verrions le Tartare
 Traverser nos cités en deuil,
 Et le pied sanglant du barbare
 De nos foyers rougir le seuil ?
 Dans sa ténébreuse carrière,
 Quoi l'astre du Nord agrandi,
 Verrait du soleil du midi
 Pâlir l'éclatante lumière.

Auguste liberté, mère des douces lois,
 Reviens, reviens,
 Que l'univers se réveille à ta voix.

Non ! le ciel des ligues impies
 Punira les sanglans forfaits ;

La mort frappe les dynasties,
Ces peuples ne meurent jamais !
Après les fureurs de l'orage
Le ciel brille resplendissant,
Et l'arbre saint reverdissant

Nous rappelle sous son ombrage.

Auguste liberté, mère des douces lois,

Reviens, reviens,

Que l'univers se réveille à ta voix.

~~~~~

## LA COUR DE CHARLEMAGNE.

AIR : Jadis un roi très-chrétien.

JADIS le fils de Pepin ,  
                   Drelin dindin ,  
 Dit à messire Turpin ,  
                   Drelin dindin ,  
 D'une façon régulière ,  
 Convoqué ma cour plénière  
 Au premier de mai prochain ,  
                   Drelin dindin .  
 Faites dire à ma noblesse  
 Qu'elle accoure vers Lutèce ,  
 Pour fêter son souverain ,  
 Drelin dindin , drelin dindin ,  
 Pour fêter son souverain .

Un courrier part et soudain ,  
                   Drelin dindin ,  
 Page , écuyer , châtelain ,  
                   Drelin dindin ,  
 Gaiment se met en campagne ,  
 Escorté de sa compagne ,  
 Suivant l'ordre de Turpin ,  
                   Drelin dindin .

A Lutèce, au son de trompe,  
 On les accueille avec pompe  
 Au palais du souverain,  
 Drelin dindin, drelin dindin,  
 Au palais du souverain.

Pendant que la cour se tint,  
     Drelin dindin,  
 Chaque jour nouveau festin,  
     Drelin dindin,  
 Fêtes, concerts, sérénades,  
 Carrousels et cavalcades,  
 Et ballets soir et matin,  
     Drelin dindin;  
 Mais ces royales dépenses,  
 Mirent à sec les finances  
 Du généreux souverain,  
 Drelin dindin, drelin dindin,  
 Du généreux souverain.

Charlemagne tout chagrin,  
     Drelin dindin,  
 Dit à messire Turpin,  
     Drelin dindin,  
 Dans cette triste occurrence,  
 Appelez les pairs de France  
 Qui boivent dans le jardin,  
     Drelin dindin.

Avisiez quelque ressource  
 Pour remplir encor la bourse

De votre bon souverain ,  
Drelin dindin , drelin dindin ,  
De votre bon souverain.

Les pairs encor pris de vin ,  
Drelin dindin ,  
Au conseil vinrent enfin ,  
Drelin dindin.

Secourons notre hôte auguste ,  
Disent-ils , rien n'est plus juste :  
Les pairs seuls ne donnent rien ,  
Drelin dindin.

D'ailleurs , toute la noblesse  
Doit fournir avec largesse  
Aux plaisirs du souverain ,  
Drelin dindin , drelin dindin ,  
Aux plaisirs du souverain.

L'on rédige en beau latin ,  
Drelin dindin ,  
Un décret sur parchemin  
Drelin dindin ;

Mais sachant l'édit du prince ,  
Les seigneurs de leur province  
Avaient repris le chemin ,  
Drelin dindin.

Ah ! dit Charle à sa maitresse ,  
Voilà comme la noblesse  
Est fidèle au souverain ,

Drelin dindin, drelin dindin,  
Est fidèle au souverain.

Roland, le fier paladin,  
Drelin dindin,  
Casque en tête et lance en main,  
Drelin dindin,  
Aux fuyards coupe la route,  
Les joint, les met en déroute,  
Et saisit tout leur butin,  
Drelin dindin.

Dans leurs châteaux à grand'peine,  
Ils revinrent hors d'haleine,  
Qui paya tout?..... le vilain,  
Drelin dindin, drelin dindin;  
Qui paya tout?..... le vilain...

---

LE CHANT DU COQ.

AIR : Du vieux Drapeau.

LA nuit sur la voûte étoilée  
Promène son char de saphir;  
L'oiseau, la branche et le zéphyr,  
Tout repose dans la vallée.  
Le coq, du sommet de la tour,  
Par ses chants devance l'aurore :  
Entendez-vous sa voix sonore ?  
Braves Gaulois, voici le jour. (bis.)

A sa voix, avec les ténèbres  
De l'univers la terreur fuit.  
Les hiboux, enfans de la nuit,  
Interrompent leurs cris funèbres.  
Le coq, du sommet de la tour,  
A déjà proclamé l'aurore;  
Entendez-vous sa voix sonore ?  
Braves Gaulois, voici le jour ! (bis.)

Le dieu du jour sur nos montagnes  
S'élève éclatant de splendeur :  
Le chant de l'oiseau précurseur  
Résonne au loin dans nos campagnes.

Le coq, du sommet de la tour,  
 Chante et vous sommeillez encore !  
 Entendez-vous sa voix sonore ?  
 Braves Gaulois, voici le jour ! (bis.)

Les moissons de nos riches plaines  
 Se convertissent en impôts,  
 Et du nectar de nos côteaux  
 Jamais nos coupes ne sont pleines.  
 Le coq, du sommet de la tour,  
 Aux combats vous appelle encore :  
 Entendez-vous sa voix sonore ?  
 Braves Gaulois, voici le jour ! (bis.)

Des nobles enfans de la Gaule  
 Le coq, par Brennus illustré,  
 A vu notre étendard sacré  
 Flotter au pied du Capitole.  
 Le coq, du sommet de la tour,  
 Nous verra triompher encore :  
 Entendez-vous sa voix sonore ?  
 Braves Gaulois, voici le jour ! (bis.)

Ainsi, brûlant d'un saint délire,  
 Chantait un vieux Barde éploré ;  
 Mais le Gaulois dégénéré  
 Était sourd aux chants de la lyre.  
 Le coq avait fui de la tour,  
 Et le Barde disait encore :  
 Entendez-vous sa voix sonore ?  
 Braves Gaulois, voici le jour ? (bis.)

~~~~~

LES MOINES RÉTABLIS.

AIR : Tout le long , le long , etc.

GRACE à nos ministres fervens ,
 Partout renaissent les couvens ;
 Venez dans ces pieux repaires
 Où, comme au temps de nos grands pères,
 En paix à l'ombre du saint lieu,
 Vivront les serviteurs de Dieu.
 Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
 Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
 Oui, l'on dine au réfectoire.

Noirs ou blancs, rasés ou barbus,
 Chaussés, déchaux, poudrés, tondus,
 Doyens, présidens de chapitres,
 Abbés portant crosses et mitres,
 Parqués dans un riche canton,
 Vont reprendre triple menton.
 Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
 Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
 Oui, l'on dine au réfectoire.

Le monde et ses plaisirs bruyans
 Ne valent point nos mets friands.

Ventrus, dont la France fourmille,
 Vous qui, sans pays, sans famille,
 Fuyez et la gloire et l'hymen,
 Portez chez nous votre abdomen.

Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
 Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
 Oui, l'on dine au réfectoire.

Naguères, le sac sur le dos,
 Français, vous fûtes des héros!
 Mais souvent après la victoire,
 A peine ayant de l'eau pour boire,
 Vous faisiez de maigres repas;
 Car le laurier n'engraisse pas.

Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
 Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
 Oui, l'on dine au réfectoire.

Peut-être qu'un récit trompeur,
 O jeunes gens, vous a fait peur :
 On vous parle de continence?
 Amis, rassurez-vous d'avance,
 Auprès des nôtres, nous aurons
 Des couvens de jeunes tendrons.

Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
 Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
 Oui, l'on dine au réfectoire.

Le froc, étendard de la foi,
 Au monde donnera la loi :

Bientôt va crouler la tribune,
La chaire alors fera fortune;
Et toujours fêtés, applaudis,
Nous vendrons jusqu'au paradis.
Riches mondains, oui, vous pouvez m'en croire,
Mieux qu'en vos hôtels on dine au réfectoire,
Oui, l'on dîne au réfectoire.

MES ILLUSIONS.

AIR : Du vaudeville des Amazones.

SOUVENT , la tristesse où me plonge
L'aspect de la réalité,
Fait que dans un aimable songe
Je cherche la félicité.

A mes regards elle vient d'apparaître ;
Son front est pur, son sourire enchanteur.
O mes amis , c'est un rêve peut-être ,
Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur. (*bis.*)

Préférant au compas d'Euclide
Le luth joyeux d'Anacréon,
Dans les jardins d'une autre Armide,
Je suis la douce illusion.

De vrais amans, sous un dôme champêtre,
Dans la constance y puisent le bonheur.
O mes amis , c'est un rêve peut-être ,
Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur. (*bis.*)

Près d'une source fugitive,
Où je bois l'oubli de mes maux,
Une beauté tendre et naïve
M'attend sous de rians ormeaux :

Entre ses bras cent fois je sens renaitre
 Des voluptés l'inépuisable ardeur :
 O mes amis, c'est un rêve peut-être, (bis.)
 Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur.

Mais à regret de la féerie
 Je bannis les doux passe-temps,
 Pour revenir à la patrie;
 On ne peut l'oublier long-temps!
 De son beau ciel un Dieu fait disparaître
 Les noirs discords et la sombre fureur.
 O mes amis, c'est un rêve peut-être,
 Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur. (bis.)

A la voix d'une tendre mère
 Je vois s'unir tous les Français,
 Et la colombe messagère
 Rapporte le rameau de paix.
 Thémis n'a plus de meurtres à commettre:
 La loi commande et punit sans rigueur.
 O mes amis, c'est un rêve peut-être,
 Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur. (bis.)

La France, veuve de sa gloire,
 Sort brillante de ses débris;
 Et des cieus, avec la victoire,
 Descendent nos drapeaux chéris.

Au Panthéon, usurpé par un prêtre,
Je vois rentrer le Génie et l'Honneur.

O mes amis, c'est un rêve peut-être, (*bis.*)
Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur.

Enfin, tous les peuples du monde
Que rapproche un sage traité,
Goûtent dans une paix profonde
Les doux fruits de la liberté.

Je vois flotter sur l'océan sans maître
Leurs pavillons de diverse couleur.

O mes amis, c'est un rêve peut-être, (*bis.*)
Mais, par pitié, laissez-moi mon erreur. (*bis.*)

LE PATRE CASTILLAN.

AIR : Blanche portera la couronne (composé par Berton).

SIMPLE conducteur de troupeaux,
Je descends aujourd'hui du sommet des montagnes;
Valeureux enfans des Espagnes,
Écoutez ces accens, aimés de nos échos:
Fiers Castellans, oui le ciel nous seconde,
Un peuple libre est toujours indompté!
Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

De quel droit l'étranger jaloux
Viendrait-il sur nos bords exhumer l'arbitraire?
La liberté, qui nous éclaire,
Ainsi que le soleil, n'est-elle pas pour tous?
Fiers Castellans, oui, le ciel nous seconde,
Un peuple libre est toujours indompté!
Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

C'est au pied de ce mont fameux
Que du Maure autrefois vint expirer la rage:
Dignes des guerriers d'un autre âge,
Ici nous mourrons tous, ou nous vaincrons comme eux

Fiers Castellans, oui, le ciel nous seconde,
 Un peuple libre est toujours indompté.
 Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
 Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

Que veulent ces fiers ennemis?
 Ont-ils donc oublié le destin de leurs frères?
 Ou sur ces plages étrangères,
 Viennent-ils contempler leurs ossemens blanchis?
 Fiers Castellans, oui, le ciel nous seconde,
 Un peuple libre est toujours indompté!
 Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
 Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

Du fer, qui creuse vos sillons,
 Armez-vous, laboureurs, à défaut d'autre glaive!
 Étrangers, l'Espagne se lève,
 Frémissez, les vautours suivent vos bataillons!
 Fiers Castellans, oui, le ciel nous seconde,
 Un peuple libre est toujours indompté!
 Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
 Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

Ainsi dit le pâtre, et soudain
 Dans les bois, sur les monts, il sème les alarmes;
 Il s'écrie aux armes! aux armes!
 Mais l'écho seul répond à son libre refrain:
 Fiers castillans, oui, le ciel nous seconde,
 Un peuple libre est toujours indompté!
 Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
 Nous sauverons celle du monde! (*bis.*)

De l'étranger il voit les rangs :
Le pasteur malheureux s'y jette avec furie :
Il tomba sur l'herbe rougie,
Et redisait encore à ses derniers instans :
Fiers Castellans, oui, le ciel nous seconde,
Un peuple libre est toujours indompté !
Combattons pour nos droits, sauvons la liberté,
Nous sauverons celle du monde !

LE BON PLAISIR.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Mon peuple, je suis légitime;
Vous connaissez mes justes droits.
L'esprit saint me souffle et m'anime,
C'est lui qui parle par ma voix. (bis.)
Je n'entends point qu'on me mesure
Le pouvoir dont je dois jouir.
Çà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

Le luxe sied à la puissance;
Je veux des palais, des jardins;
Je veux, avec magnificence,
Récompenser des baladins. (bis.)
D'un derviche à large tonsure
Je veux faire un premier visir.
Çà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

Aux clartés de mille bougies,
Sous des lambris resplendissans,
Venez aux royales orgies,
Courtisanes et courtisans! (bis.)

De vin, de sang et de luxure
Je veux m'enivrer à loisir.

Cà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

Aux vilains laissons la morale
Et tous les sentimens bourgeois;
Les princes peuvent, sans scandale,
Se jouer des mœurs et des lois. (bis.)

Du droit d'être fourbe ou parjure
Je n'entends point me dessaisir :
Cà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

Mais j'apprends qu'un voisin m'offense;
Laboureurs, quittez vos travaux!
Courez combattre avec vaillance
Pour enrichir vos généraux. (bis.)

Quand le sang baigne votre armure,
A l'hôpital allez mourir :
Cà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

On m'accuse d'être sévère :
Mon peuple, c'est pour votre bien;
Toujours le trône héréditaire
Eut la potence pour soutien. (bis.)

A voir appliquer la torture,
Parfois j'aime à me divertir :
Cà, mes sujets, point de murmure,
Quand je vous dis : tel est mon bon plaisir. (b.)

LE PAUVRE CHANSONNIER,

ou

SI J'AVAIS ÉTÉ ROI.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

De nos destins si l'arbitre suprême
Du choix d'un trône eût flatté mes souhaits,
En refusant tout autre diadème,
J'aurais voulu régner sur des Français. (bis.)
D'un sceptre d'or dédaignant la puissance,
Je n'aurais pris qu'un rameau d'olivier; (bis.)
Mais, par malheur pour le trône et la France, (b.)
Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
Qu'un pauvre chansonnier,
Qu'un pauvre chansonnier.

J'aurais voulu, sous mon heureux empire,
Donner la palme à des talens rivaux;
Et tous les arts, que le génie inspire,
Auraient produit des chefs-d'œuvre nouveaux. (b.)
Le troubadour qui chanta la vaillance,
Jamais sous moi, n'eût été prisonnier; (bis.)

Mais, par malheur pour le trône et la France, (b.
 Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier.

Je n'aurais point de la noblesse ancienne
 Ressuscité les gothiques blasons ;
 Même à la cour, la vertu plébéienne
 Aurait brillé sans titres ni cordons. (bis.
 On n'eût jamais redouté l'influence
 De ma maîtresse ou de mon aumônier. (bis.
 Mais, par malheur pour le trône et la France, (b.
 Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier.

Sans désirer d'égaliser la mémoire
 Des conquérans admirés, mais haïs,
 Je n'aurais point amnistié la gloire
 De nos soldats par Bellone trahis. (bis.
 Je n'aurais point, au nom de la clémence,
 Porté le deuil sous le toit du guerrier. (bis
 Mais, par malheur pour le trône et la France, (b
 Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier.

Je n'aurais point dépouillé l'indigence,
 Pour enrichir la pourpre des flatteurs :
 Je n'aurais point voté de récompense
 Au zèle impur des plus vils délateurs. (bis

Je n'aurais point fait mûrir en silence
 D'un vain complot le germe meurtrier; (bis.)
 Mais, par malheur pour le trône et la France, (b.)
 Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier.

A notre insu le pouvoir nous entraîne,
 Peut-être, hélas! cédant à sa douceur,
 L'ambition, dangereuse sirène,
 M'eut fait un jour devenir oppresseur. (bis.)
 Tyran cruel, aigri par la souffrance,
 De mes sujets j'eusse été le geolier. (bis.)
 Mais, par bonheur pour le trône et la France, (b.)
 Je ne suis rien qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier,
 Qu'un pauvre chansonnier.

~~~~~

## LES MOISSONNEURS ET LE PROSCRIT.

AIR : Ne dormez plus , je vous le défends , etc.

UN VIEUX LABOUREUR.

« L'astre des saisons  
A regret fuit de nos campagnes ;  
Ses derniers rayons  
Vont mourir au front des montagnes.  
Joyeux moissonneur,  
Suspends ton labeur,  
Et vous, moissonneuses gentilles,  
Accourez, posez vos faucilles ;  
Sous ces ormeaux, au son du hautbois,  
Chantez, dansez, heureux villageois !

» Par mille chansons  
Célébrez l'heureuse abondance ;  
Mais à vos moissons  
Invitez aussi l'indigence :  
Laissez à l'envi  
Tomber maint épi,  
Pour que la timide glaneuse  
Au hameau retourne joyeuse.  
Sous ces ormeaux, au son du hautbois,  
Chantez, dansez, heureux villageois !

» Quand sous d'autres cieux  
 Des combats la trompette sonne ;  
 Dans ces tristes lieux  
 La mort seule à son gré moissonne.  
 Le vieux laboureur  
 Fuit glacé d'horreur.  
 Pour vous, dans vos humbles chaumières ,  
 Vous trouvez vos fils et vos mères.  
 Sous ces ormeaux, au son du hautbois ,  
 Chantez, dansez, heureux villageois !

» Mais un voyageur  
 Du hameau descend la colline ,  
 Et, le front rêveur,  
 Lentement vers nous s'achemine.  
 Le fardeau des ans  
 Rend ses pas pesans.  
 La vertu dans ses traits respire ,  
 Écoutons ce qu'il va nous dire :  
 Sous ces ormeaux, au son du hautbois ,  
 Ne dansez plus, heureux villageois ! »

« Mortels fortunés,  
 Au déclin d'un jour sans orage.  
 D'épis couronnés,  
 Vous dansez sous l'épais feuillage.  
 Quand tout vous sourit,  
 Malheureux proscrit,

Je foule une terre étrangère;  
 Mais, pour adoucir ma misère,  
 Sous ces ormeaux, au son du hautbois,  
 Chantez, dansez, heureux villageois!

» Regrets superflus!  
 Tous les ans chante la cigale;  
 Mais je ne vois plus  
 Moissonner la terre natale!  
 Loin de mon berceau  
 Sera mon tombeau;  
 Mais pourquoi de votre allégresse  
 Attrister l'innocente ivresse?  
 Sous ces ormeaux, au son du hautbois,  
 Chantez, dansez, heureux villageois.

» Pour vous, bon vieillard,  
 Que ce jour soit un jour de fête!  
 Venez prendre part  
 Au festin que la joie apprête.  
 Sous un pauvre abri  
 Vous serez chéri.  
 Demain nous reviendrons encore  
 Répéter à l'écho sonore :  
 Sous ces ormeaux, au son du hautbois.  
 Chantez, dansez, heureux villageois! »

LE COUCOU.

AIR : Depuis long-temps gentille Annette.

( du Petit Chaperon. )

DÉJÀ fleurit la violette,  
Déjà la jeune bachelette  
Au bois s'en va batifolant,  
Portant corset à jupon blanc.  
Aux champs tandis que tout folâtre,  
Voici ce que disait un pâtre  
A tout venant,  
Noble ou manant :  
Lorsque j'entends sous le feuillage  
L'oiseau chanter dans son ramage,  
Coucou, coucou,  
Moi, je ris beaucoup.

Le vieil époux de Mathurine  
Que le démon jaloux chagrine.  
Pour surveiller sa femme au four,  
Quitte la couche avant le jour.  
Cher Mathurin, sois philosophe.  
Si pour un autre le four chauffe,

Amis crois-moi ,

Passes et tais-toi.

Lorsque j'entends sous le feuillage

L'oiseau chanter dans son ramage ,

Coucou , coucou ,

Moi , je ris beaucoup.

Beau chevalier , sur ta monture

Vas-tu quérir noble aventure ?

Non , si j'en crois ton écuyer ,

Au loin tu vas te marier :

• La rose sur tes armes brille ;

Mais crains d'orner d'une jonquille

Ton bouclier ,

Beau chevalier.

Lorsque j'entends sous le feuillage

L'oiseau chanter dans son ramage ,

Coucou , coucou ,

Moi , je ris beaucoup.

Bon pèlerin , chargé d'écailles ,

Tu cours nu-pieds sur les broussailles ,

Pour que le ciel de ta maison

Daigne éterniser le blason :

Ne va pas jusqu'à Compostelle ,

Un moine est auprès de la belle .

Je te réponds

D'un gros poupon.

Lorsque j'entends sous le feuillage  
 L'oiseau chanter dans son ramage,  
     Coucou, coucou,  
 Moi, je ris beaucoup.

Qui vient suivi d'un train de prince ?  
 Le gouverneur de la province.  
 Chevaux et piqueurs et laquais  
 Portent l'effroi dans nos bosquets.  
 Mais de l'oiseau que rien ne trouble,  
 On dirait que le chant redouble :  
     Dans ce fracas  
     Je dis plus bas :  
 Lorsque j'entends sous le feuillage  
 L'oiseau chanter dans son ramage,  
     Coucou, coucou,  
 Moi, je ris beaucoup.

Maudit oiseau, ton chant sinistre  
 N'épargne ni duc ni ministre ;  
 Même on l'a vu plus d'une fois  
 Nicher dans le palais des rois  
 Pour moi, de peur de la visite,  
 J'ai vécu seul comme un ermite ;  
     Aussi, morgué,  
     Toujours fort gai,  
 Lorsque j'entends sous le feuillage  
 L'oiseau chanter dans son ramage,  
     Coucou, coucou,  
 Moi, je ris beaucoup.

## LE JUBILÉ D'ÉDOUARD III.

( Édouard III, roi d'Angleterre , voulut , à l'exemple du Saint-Père, donner un jubilé à son peuple en mémoire de son avènement au trône ; en conséquence , il abolit les privilèges qui pesaient le plus sur la nation , réduisit l'impôt et donna la liberté à un grand nombre de prisonniers. *Historique.* )

AIR : Bonjour , mon ami Vincent.

J'AI lu dans Hume , je crois ,  
Si j'ai bien bonne mémoire .  
Que le prince Édouard trois  
Étant un jour après boire ,  
Fit venir son grand chancelier ,  
Et lui dit : cousin , il faut publier  
Cette ordonnance obligatoire  
Pour tous les vassaux soumis à ma foi :  
Réjouissez-vous , peuple , c'est ma loi :  
Gloire au jubilé de votre bon roi .

« Si d'un joyeux institut  
L'église a fait un carême ,  
Moi , pour mou premier statut .  
Je veux qu'on chante et qu'on aime .

Tout hôtelier, chrétien ou juif,  
Peut cuire à son gré bifteck ou rosbif,  
Pourvu que jamais le baptême  
Ne vienne affaiblir les vins que je boi.  
Réjouissez-vous, peuple, c'est ma loi :  
Gloire au jubilé de votre bon roi !

» Mais courbé sous les impôts,  
Par malheur, on ne rit guère ;  
Anglais, des plus lourds fardeaux  
On vous surchargea naguère :  
De vos souffrances j'ai pitié,  
Et de vos tributs j'ôte la moitié.

Plus de favoris, plus de guerre ;  
Dans mon vieux château je veux rester coi  
Réjouissez-vous, peuple, c'est ma loi :  
Gloire au jubilé de votre bon roi !

» On dit que de mes barons  
La valetaille vous gruge ;  
Vilains, contre ces larrons  
Je vous offre un sûr refuge.  
Que chacun rende ce qu'il doit ;  
Que le laboureur exerce son droit,  
Et que jamais shérif n'adjuge  
Au plaideur l'écaille et l'huitre pour soi.  
Réjouissez-vous, peuple, c'est ma loi :  
Gloire au jubilé de votre bon roi !

» Chevaliers, comtes et lords,  
Qui dissipez vos fortunes,  
Aux dépens de mes trésors,  
Ne comblez pas les lacunes.  
Que vos archers soient mieux appris,  
Que toujours le sort nomme les jurys.  
Songez bien que sans les communes  
Nous mourrions de faim, vous, ma femme et moi.  
Réjouissez-vous, peuple, c'est ma loi :  
Gloire au jubilé de votre bon roi !

» Sur la foi de vils agents  
Que Thémis puisse confondre,  
Gémissent de braves gens  
Captifs à la tour de Londres :  
Que par mes ordres élargis,  
Tous aillent ce soir souper au logis ! »  
Et John Bull alors de répondre :  
« Dieu sauve le prince et la reine et moi !  
Réjouissons-nous, peuple, c'est la loi :  
Gloire au jubilé de notre bon roi ! »

---

ISAURE.

AIR : Rassurez-vous, ma mie.

Sur les genoux de ta mère,  
Viens, ô mon petit garçon;  
Pour te fermer la paupière,  
Je sais plus d'une chanson.  
Viens, le sommeil que j'implore  
T'assoupira dans mes bras.  
—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

C'est en vain que de ton père  
Éloignant le souvenir,  
Je veux, d'une voix légère,  
Essayer de t'endormir.  
Sous cette voûte sonore,  
Je crois entendre ses pas.  
—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

O mon fils, de ta naissance  
Que le jour lui parut beau!  
Des couleurs de l'espérance  
Comme il parait ton berceau!

Mais bientôt la pauvre Isaure  
Pour toi veilla seule, hélas !

—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

Pour délivrer sa patrie  
Que des méchans opprimaient,  
Il courut livrer sa vie,  
Il quitta ceux qui l'aimaient.  
Mais que ton enfance ignore  
Les crimes des potentats !

—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

Jeté dans un vil repaire,  
Sous d'inflexibles barreaux,  
Pour partager sa misère,  
J'allai prier ses bourreaux.  
Ces barbares que j'abhorre  
M'arrachèrent de ses bras.

—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

Depuis lors dans sa demeure  
Il n'est jamais revenu :  
Mais quand vient la sixième heure,  
J'éprouve un trouble inconnu....  
Le tourment qui me dévore  
Ne finira qu'au trépas.

—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

Cent fois j'ai voulu le suivre;  
Mais qui t'aurait protégé?  
O mon cher fils, tu dois vivre,  
Mon époux sera vengé.  
Ainsi dit la pauvre Isaure,  
Et l'enfant répond tout bas :  
—Chantez, chantez encore,  
Maman, je ne dors pas.

---

MA MARRAINE.

( 1824. )

J'AVAIS une marraine,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
J'avais une marraine  
Que toujours j'adorai.  
Je lui fus consacré  
Dans la forêt prochaine.  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
De laurier et de chêne  
L'autel était paré.

Je pleure d'y songer :  
Enfant, dit ma marraine,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Seraï ta souveraine,  
Et veux te protéger.

Bientôt, pour m'éprouver,  
Disparut ma marraine.  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Ma recherche fut vaine,  
N'ai pu la retrouver.

Même on m'a raconté  
Qu'elle était dans la gêne,  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Plaignez ma souveraine  
Dans la captivité.

Plus de félicité !  
Faut que je vous l'apprenne :  
Que mon cœur, que mon cœur a de peine !  
Cette bonne marraïne  
Se nommait Liberté.

---

## LE TOMBEAU.

AIR : Muse des bois , etc. ,

O voyageur, vois-tu ce mausolée,  
Qu'ombrage un saul emblème de douleur?  
Ils dorment là, sous la pierre isolée,  
Quatre Français, moissonnés dans leur fleur.  
Ainsi l'épi sur sa tige légère  
Tombe frappé par les vents orageux.  
O voyageur, si la France t'est chère,  
Pleure avec nous ces héros malheureux!

Ils avaient vu cette France embellie  
De son éclat éblouir l'univers;  
Ils s'indignaient qu'elle fût avilie  
Par les tyrans issus de nos revers.  
De relever sa grandeur tutélaire  
Ils méditaient le dessein généreux.  
O voyageur, si la France t'est chère,  
Pleure avec nous ces héros malheureux!

Oui, disaient-ils, nous reverrons encore  
La Liberté visiter ses enfans;  
Et sur nos tours l'étendard tricolore  
Fera pâlir les esclaves tremblans:

Mais vain espoir.... accusés par un frère,  
 D'un noir cachot les murs pèsent sur eux.  
 O voyageur, si la France t'est chère,  
 Pleure avec nous ces héros malheureux !

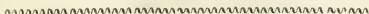
Au tribunal formé par la vengeance  
 Ils ont paru ces valeureux soldats.  
 Pour les sauver que pourrait l'éloquence ?  
 La voix du crime a prédit leur trépas.  
 A leur destin rien ne peut les soustraire ;  
 Patrie, amour, tout est fini pour eux !  
 O voyageur, si la France t'est chère,  
 Pleure avec nous ces héros malheureux !

Sur tous les fronts la terreur est empreinte :  
 Vers l'échafaud la balance a penché.  
 Tous ont frémi dans la fatale enceinte,  
 L'accusateur seul ne fut point touché.  
 En ce moment, d'un horrible salaire  
 Il repaissait son cœur ambitieux.  
 O voyageur, si la France t'est chère,  
 Pleure avec nous ces héros malheureux !

O jour de deuil ! il faut qu'il s'accomplisse  
 L'arrêt dicté par la haine des rois !  
 Calmes et fiers, ils marchent au supplice  
 Comme à la gloire ils allaient autrefois.  
 Ah ! c'en est fait.... leur sang rougit la terre,  
 Il produira des vengeurs plus nombreux !  
 O voyageur, si la France t'est chère,  
 Pleure avec nous ces héros malheureux !

Pommier, Raoulx et Goubin et Boric,  
Nobles enfans, morts pour la liberté!  
Vos noms aimés des fils de la patrie  
Iront ensemble à l'immortalité.  
Pour remonter au séjour de lumière,  
Enlacez-vous par d'invincibles nœuds!  
O voyageur, si la France t'est chère,  
Pleure avec nous ces héros malheureux!

---



## LE PATRIOTE VILLAGEOIS.

( Mai 1823. )

AIR : C'est le gros Thomas.

J'somm-z'un pauvre fermier ,  
Faisant-nous même not' ouvrage ,  
J' somm' toujours le premier  
A la vign' comme au labourage ;  
J'avons ben d' l'honneur ,  
Mais j' n'avons pas l' bounheur  
D' jouir du moindre privilège.  
Je n' votons dans aucun collège ,  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... *(bis.)*

Not' bon châtelain ,  
Autrefois, pour faire ripaille ,  
Prenait tout not' grain ,  
Par bonté, nous laissant la paille.  
Not' sort faisait pitié ,  
Je n' l'ons pas oublié.  
Au château puisqu'on dit, morguenne ,  
Qu'il faut ben que c' temps-là revienne !  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... *(bis.)*

Un jour, monseigneur  
 Partit pour un lointain rivage ;  
 Ses vassaux d' tout cœur  
 L'y souhaitèrent un bon voyage ;  
 Il s'en fut grand train ,  
 D' l'autr' côté du Rhin.  
 Pour nous, quand j'étions en souffrance,  
 J' n'avons jamais quitté la France.  
 V'là just'ment pourquoi  
 J' n'aimons pas..... (bis.)

Quand notre pays  
 Eut besoin de notre courage,  
 Enfant, j' somm' partis,  
 Avec les enfans du village :  
 Combattant pour nos droits,  
 Desn obles et des rois,  
 Nous fim's pâlir toute la clique,  
 Sous les drapeaux d' la république.  
 V'là just'ment pourquoi  
 J' n'aimons pas..... (bis.)

Le pays sauvé,  
 Je reprîm's gâiment not' ouvrage.  
 J'avions conservé,  
 Même agrandi not' héritage.  
 Mais un jour l'étranger  
 S'en vint tout ravager.

Puis, il fallut à l'Angleterre  
Payer deux fois les frais d' la guerre.  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... (bis.)

Le bedeau du lieu  
Nous promettait des biens en foule,  
Qu'à son pot au feu,  
Chacun de nous mettrait la poule.  
Mais, j'en somm' revenus,  
Comme d'un vieux abus :  
Voyez donc comm' tout ça s'arrange,  
J' l'engraissons et l' bedeau la mange!  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... (bis.)

Si le percepteur  
Pour nous fair' pièce, a carte blanche;  
Not' jeune pasteur  
Nous défend de danser l' dimanche.  
On dit qu'au sermon  
Il prêch' comme un démon;  
Qu'il faudra sous le légitime  
Repayer les cens et la dime.  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... (bis.)

Hélas! si c' bon roi,  
Reste encor queuqu' temps sur le trône,

Faudra ben, ma foi,  
Que j'aillions demander l'aumône.  
Pensez donc quel état  
Pour un ancien soldat !  
Mais au moins ceci me console ,  
J' dirons jusqu'à ce qu'il dégringole :  
V'là just'ment pourquoi  
J' n'aimons pas..... (bis.)

---

PÉTITION D'UN ÉMIGRÉ

A LA CHAMBRE DE 1825.

AIR : J'ons un curé patriote.

C'est à vous, gens de la Chambre,  
Que je m'adresse aujourd'hui;  
Plus d'un honorable membre  
M'avait promis son appui.  
Vous savez ce qui m'est dû  
Pour le bien que j'ai perdu.

C'est pourquoi,

C'est pourquoi,

Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi!

Dès qu'une sotte canaille  
Osa parler de ses droits,  
Moi, qui n'aime pas qu'on raille,  
J'allai crier sur les toits,  
Qu'il fallait tout lui ravir,  
Hors le droit de nous servir;

C'est pourquoi,

C'est pourquoi,

Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi!

Quand du prince et de la France  
Je reconnus le danger,  
Par devoir et par prudence,  
J'émigrai chez l'étranger;  
Comptant bien, avec raison,  
Reconquérir mon donjon.

C'est pourquoi,

C'est pourquoi,

Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez moi!

A Coblentz, j'eus la nouvelle  
Que par un décret rendu,  
Fiefs, château, tour et tourelle,  
Tout avait été vendu,  
Pour vêtir les forcenés  
Qui nous ont si mal menés.

C'est pourquoi,

C'est pourquoi,

Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi!

Pendant dix ans, en personne,  
J'allai de Vienne à Hambourg,  
De Berlin à Ratisbonne,  
De Londre à Saint-Pétersbourg;  
Pour tant de voyages faits  
Vous passerez quelques frais;

C'est pourquoi,  
C'est pourquoi,  
Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi !

Des guerriers les plus terribles,  
Les efforts furent déçus,  
Leurs bataillons invincibles  
Par l'hiver furent vaincus.  
Derrière un cosaque assis,  
Un jour j'entrai dans Paris.  
C'est pourquoi,  
C'est pourquoi,  
Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi !

Depuis lors, dans ma province,  
Ajoutant à mes hauts faits,  
Pour le service du prince,  
J'ai dénoncé six préfets ;  
Je n'ai que trois pensions,  
Quatre croix et deux cordons :  
C'est pourquoi,  
C'est pourquoi,  
Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi !

Allons, messieurs, sans scandale,  
Partageons-nous le gâteau.

Pour sa valeur intégrale,  
J'abandonne mon château :  
S'il nous faut d'autres secours,  
La France païra toujours.  
C'est pourquoi,  
C'est pourquoi,  
Messieurs, indemnisez-moi,  
Oui, messieurs, indemnisez-moi !

---

LE CURÉ EN GOGUETTE.

AIR : De la treille de sincérité.

Sacristain, je suis en goguette,  
A l'église on a beau sonner ;

<sup>7</sup> Jeannette

      A servi le diner.

— Monsieur le curé, venez vite,  
A la chapelle on vous attend,  
Pour asperger d'eau bénite  
Un poupon, vassal de Satan.

— Allez-vous-en chez mon vicaire,  
Sacristain ; pour moi, j'en réponds,  
Je n'y ferais que de l'eau claire,  
J'aime mieux vider ces flacons.  
Sacristain, je suis en goguette,  
A l'église on a beau sonner ;

      Jeannette

      A servi le diner.

— Une haute et puissante dame  
Demande, avec un cœur soumis,  
Que vous veniez purger son âme  
Des vieux péchés qu'elle a commis.

— Elle en compterait par centaine ;  
Mais de l'absoudre il n'est plus temps ,  
La marquise a la soixantaine ,  
Et Jeannette n'a pas vingt ans !  
Sacristain , je suis en goguette ,  
A l'église on a beau sonner ;

Jeannette

A servi le diner.

— Devant l'autel de l'hyménée  
Venez de deux jeunes amans  
Bénir la chaîne fortunée  
Et recevoir les doux sermens.

— Le sacrement du mariage  
Est celui que je crains le moins :  
Mais, tout bas, Jeannette m'engage  
A le célébrer sans témoins.  
Sacristain , je suis en goguette ,  
A l'église on a beau sonner ;

Jeannette

A servi le diner.

— Monsieur le curé, sans remise,  
En toute hâte il faut courir ;  
Trop long-temps rebelle à l'église,  
Un vieux pécheur s'en va mourir.

— A Belzébuth, qui la réclame,  
Pour la rôtir à petit feu ,  
Je ne saurais souffler cette âme....  
Je vais en donner une à Dieu !

Sacristain, je suis en goguette,  
A l'église on a beau sonner;

Jeannette

A servi le diner.

— D'un avare millionnaire  
Voici les héritiers en deuil,  
Empressés, comme à l'ordinaire,  
D'écrouer leur oncle au cercueil.  
— Pourquoi de mon âme ravie  
Troubler l'aimable enchantement?  
Au plus doux instant de la vie,  
Faut-il parler d'enterrement?  
Sacristain, je suis en goguette,  
A l'église on a beau sonner;

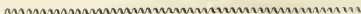
Jeannette

A servi le diner.

L'amour et le jus de la treille  
Tous deux enchainent ma raison;  
Et ma Jeannette et ma bouteille  
Me versent un double poison.  
De fleurs entoure ce calice,  
De ce nectar enivre-toi!  
Ah! je le sens avec délice!  
Le paradis s'ouvre pour moi!  
Sacristain, je suis en goguette,  
A l'église on a beau sonner;

Jeannette

A servi le diner.



## COUPLETS

A l'occasion d'une pièce de vers écrite de la main de  
mademoiselle Angéline \*\*\*.

AIR : Muse des bois , etc.

Je les ai vus, ces charmans caractères,  
Où la beauté, sur le vélin léger,  
Traça les vers que le meilleur des pères  
Dans son loisir trouva sans y songer.  
Ah! sous ces traits qu'aisément je devine  
De jolis doigts l'harmonieux contour!  
Rassurez-vous, ô modeste Angéline,  
Mon cœur discret ne l'a dit qu'à l'amour.

Ah! si jamais cette main que j'admire,  
Voulant enfin reconnaître un vainqueur,  
Formait ce mot, que je voudrais écrire,  
Ce mot touchant retenu dans mon cœur!  
Dieux! quels transports ma tendresse imagine!  
Mais ce doux mot, profané chaque jour,  
Rassurez-vous, ô modeste Angéline,  
Mon cœur discret ne l'a dit qu'à l'amour!

Mais qu'ai-je appris? cette Sapho nouvelle  
Par ses doux sons pourrait nous enchanter;  
Tendre est sa voix, mais, comme Philomèle,  
Elle s'enfuit quand on vient l'écouter.  
Que n'ai-je, hélas! la lyre de Racine  
Pour l'attirer vers mon humble séjour!  
Rassurez-vous, ô modeste Angéline,  
Mon cœur discret ne l'a dit qu'à l'amour.

---

LES FLEURS.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

DANS mes vers c'est vous que je chante,  
Aimables filles du soleil,  
Vous dont l'azur et le vermeil  
Colorent la robe éclatante.  
Dieu, voulant nous rendre meilleurs,  
De son souffle vous fit éclore :  
Ah ! si je vous suis cher encore,  
Amis, couronnez-moi de fleurs !

Si votre destin est rapide,  
Il est tout entier à l'amour,  
Vous ne demandez qu'un beau jour  
Et les bords d'une onde limpide :  
Heureuses, vous vivez en sœurs  
Sous l'abri d'un vieux sycomore :  
Ah ! si je vous suis cher encore,  
Amis, couronnez-moi de fleurs !

De vos corolles odorantes  
Les Sylphes aiment les replis ;  
Parmi les jasmins et les lys  
Voltigent leurs tribus errantes :

Mais il craint vos tendres couleurs  
 Celui que la haine dévore :  
 Ah ! si je vous suis cher encore ,  
 Amis, couronnez-moi de fleurs !

Loin du hameau qui l'a vu naître ,  
 Heureux du moins le prisonnier  
 Qui peut cultiver un rosier  
 Sous les barreaux de sa fenêtre !  
 Il s'endort , rêvant aux douceurs  
 De la liberté qu'il implore :  
 Ah ! si je vous suis cher encore ,  
 Amis, couronnez-moi de fleurs !

Pour charmer l'oisive opulence  
 Vous brillez à la cour des rois ,  
 Tandis que des plus humbles toits  
 Vos festons cachent l'indigence ;  
 Vous parez le front des buveurs ,  
 Et par vous l'amant se décore :  
 Ah ! si je vous suis cher encore ,  
 Amis, couronnez-moi de fleurs !

Mai fleurissait tous les feuillages  
 Lorsque mes yeux se sont ouverts ;  
 Je ne voyais dans l'univers  
 Que des jardins et des bocages :  
 Suspendez de vaines douleurs  
 Quand viendra ma dernière aurore ,  
 Ah ! si je vous suis chère encore ,  
 Amis, couronnez-moi de fleurs !

## L'HISTORIEN DÉSAPOINTÉ.

AIR : Plus on est de fous, plus on rit.

Je voulais écrire l'histoire,  
Lorsque la muse des chansons  
Vint renverser mon écritoire;  
Soudain je m'écriai : chantons!  
Chantons, le front taché de lie,  
Jeunes et vieux, sages et fous,  
En chantant puisque l'on oublie,  
Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

Que trouve-t-on dans les annales  
De ce monde déjà si vieux?  
Combien d'horribles saturnales  
Pour un banquet vraiment joyeux!  
Chantons, le front taché de lie,  
Jeunes et vieux, sages et fous,  
En chantant puisque l'on oublie,  
Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

Partout je vois la tyrannie  
Museler les faibles mortels :  
Talent, vertu, beauté, génie,  
Répondez, où sont vos autels?

Chantons, le front taché de lie,  
 Jeunes et vieux, sages et fous,  
 En chantant puisque l'on oublie,  
 Chantons, au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

D'un brigand souillé de carnage  
 Le nom jusqu'à nous a volé,  
 Et nous ignorons, d'âge en âge,  
 Qui sema la vigne ou le blé!  
 Chantons, le front taché de lie,  
 Jeunes et vieux, sages et fous,  
 En chantant puisque l'on oublie,  
 Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

Eh! que nous font les vieilles liges  
 Entre le sceptre et l'encensoir?  
 Le monde après tant de fatigues  
 Ne devrait-il donc pas s'asseoir?  
 Chantons, le front taché de lie,  
 Jeunes et vieux, sages et fous,  
 En chantant puisque l'on oublie,  
 Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

Qu'importe qu'un nouveau Tacite  
 Fasse pâlir nos héritiers?  
 Du portrait d'un lâche hypocrite  
 Nos Séjan riraient les premiers.  
 Chantons, le front taché de lie,  
 Jeunes et vieux, sages et fous,  
 En chantant puisque l'on oublie,  
 Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

La Vérité, vierge inflexible,  
Des rois menace en vain l'orgueil;  
Clio, ton miroir si terrible  
Ne darde que sur un cercueil.  
Chantons, le front taché de lie,  
Jeunes et vieux, sages et fous,  
En chantant puisque l'on oublie,  
Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

Croyez-moi, bornons notre histoire  
Aux buveurs d'un joyeux renom,  
Vivent, dans nos chansons à boire,  
Tibulle, Horace, Anacréon!  
Chantons, le front taché de lie,  
Jeunes et vieux, sages et fous,  
En chantant puisque l'on oublie,  
Chantons au doux bruit (b) des glougloux. (b.)

---

LA FIN DU MONDE.

AIR : Salut à ma patrie.

Les saints oracles s'accomplissent,  
Au milieu du ciel enflammé,  
Déjà les étoiles pâlissent  
Et le tonnerre est enrhumé.  
Sur son pivot, notre planète  
Tout de travers  
Conduit cet univers.  
Soudain, sonnant la trompette,  
Un Séraphin  
Proclame au nom divin :  
« Enfans de la machine ronde  
» Désormais c'en est fait de vous ;  
» Allons, mécréans, à genoux,  
» Voici la fin du monde ! » (ter.)

Ainsi qu'une fusée éteinte  
Le soleil s'est évanoui ;  
Et la mer forçant son enceinte  
Fait un tintamarre inouï.  
Hélas ! bon Dieu ! quelle débâcle !  
Le vieux chaos  
Reparaît sur les eaux :  
Tous les mortels, à ce spectacle,

En larmoyant,  
 Partout vont s'écriant :  
 « Dans cette obscurité profonde  
 » Dieux ! quel sera notre avenir !  
 » Mortels, qu'allons-nous devenir ?  
 » Voici la fin du monde. » (ter.)

A ses dieux l'Indien fidelle  
 Invoque Shiven et Brama,  
 Tandis que le Tartare appelle  
 A son aide le grand Lama.  
 Le Sarrasin, le catholique  
 Chantent allah !

Ou bien alleluia !  
 Oncque on n'ouït telle musique,  
 C'est un concert  
 Digne de Lucifer :  
 Mais l'Archange, qui fait sa ronde,  
 Impose silence aux bavards,  
 En répétant de toutes parts :  
 Voici la fin du monde. (ter.)

« Quittez vos riches patrimoines,  
 » Ajoute l'ange courroucé,  
 » Derviches, tatapoins et moines,  
 » Fourbes votre règne est passé.  
 » Dans tous les cœurs semant la guerre,  
 » Vous n'écoutez  
 » Que vos inimitiés.  
 » Au nom du ciel, sur cette terre,

» Vos coffres-forts

» Regorgeaient de trésors.

» Tartufes, dont le globe abonde,

» Dieu connaît vos dehors menteurs.

» Démasquez-vous, vils imposteurs!

» Voici la fin du monde. (ter.)

» Et vous qui, dans le rang suprême,

» Des lois avez brisé le frein,

» Monarques, dont le diadème

» Du sang des peuples est empreint!

» De vos grandeurs il faut descendre,

» Et sans délai

» Sortir de vos palais.

» A votre tour venez entendre

» De l'Éternel

» Le décret solennel :

» A vos désirs lâchant la bonde,

» Vous fûtes cruels, dissolus,

» Tyrans, vous n'opprimerez plus!

» Voici la fin du monde. » (ter.)

Chaque mort plus ou moins ingambe

Soudain s'échappant du cercueil,

Demande son bras ou sa jambe,

L'autre son nez, l'autre son œil,

De Josaphat la plaine immense

Dans ses sillons

Reçoit leurs bataillons.

La procédure alors commence.

Boucs et moutons  
Sont mis par pelotons.  
Bien que l'intolérance en gronde,  
L'homme juste et bon est sauvé,  
Et le méchant seul réprouvé  
Maudit la fin du monde. (ter.)

---

~~~~~

LE VIEUX TAMBOUR.

AIR : Je regardais Madelinette.

QUE voulez-vous , fils du village ?
Vos yeux étincellent d'amour,
Allez danser sous le feuillage,
Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Jemmappes, dans sa vaste plaine
Le vit pour la première fois,
Quand la foudre républicaine
Balayait les trônes des rois.
Que voulez-vous, fils du village ?
Vos yeux étincellent d'amour,
Allez danser sous le feuillage,
Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Combien de sa fibre sonore
Le murmure était éloquent,
Lorsqu'aux premiers feux de l'aurore
Il retentissait dans le camp.
Que voulez-vous, fils du village ?
Vos yeux étincellent d'amour,
Allez danser sous le feuillage,
Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Alors grâce à l'heureux délire
 Qui multipliait nos lauriers,
 Je voyais la beauté sourire
 Au plus obscur de nos guerriers.
 Que voulez-vous, fils du village ?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Alors sur cette peau brunie
 Par la poussière des combats,
 Des filles de la Germanie
 Ma baguette marquait les pas.
 Que voulez-vous, fils du village ?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Le trepas même avait des charmes ;
 Mes enfans, que ce jour fut beau
 Quand l'ennemi, versant des larmes,
 Suivit le convoi de Marceau !
 Que voulez-vous, fils du village ?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Lodi, j'aperçois ta muraille ;
 Mais quel est cet autre César
 Qui sous le feu de la mitraille
 S'élance avec son étendard ?

Que voulez-vous, fils du village?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez dauser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Je l'ai suivi depuis Arcole
 Jusques aux portes de Berlin,
 Depuis les murs du Capitole,
 Jusques sous les tours du Kremlin.
 Que voulez-vous, fils du village?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Là ceux qu'épargna l'incendie,
 Par l'hiver tombèrent vaincus,
 Là, sous cette main engourdie
 Mon tambour ne résonna plus.
 Que voulez-vous, fils du village?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Mais quand le beau soleil de France
 Ranima nos débris errans,
 Ces vieux bras pour sa délivrance
 Battaient encore aux premiers rangs.
 Que voulez-vous, fils du village?
 Vos yeux étincellent d'amour,
 Allez danser sous le feuillage,
 Mais laissez-moi mon vieux tambour.

Ah ! si nos chefs m'avaient pu croire,
Honteux d'un indigne repos,
Jamais le limon de la Loire
N'aurait roulé sur nos drapeaux.
Que voulez-vous, fils du village ?
Vos yeux étincellent d'amour,
Allez danser sous le feuillage,
Mais laissez-moi mon vieux tambour.

~~~~~

## LES TOAST.

AIR : De Préville et Taconet.

Du toast, ami, j'approuve fort l'usage  
 Bien qu'il nous soit importé d'outre-mer,  
 Le meilleur vin, fût-il de l'hermitage,  
 Pour qui boit seul peut devenir amer; (bis.)  
 Mais en trinquant aux absens qu'on regrette,  
 Le sentiment se mêle à la gaité. (bis.)  
 Combien d'amis manquent à cette fête,  
 Buons du moins, buons à leur santé. (bis.)

Qu'ailleurs on boive aux maîtres de la terre!  
 Ne nous parlant jamais de droit divin,  
 Notre monarque est couronné de lierre,  
 Il ne chérit que la pourpre du vin! (bis.)  
 Avec sagesse à nos jeux il préside,  
 Et sous l'appui d'un sceptre respecté, (bis.)  
 Jamais flacon ne reste long-temps vide;  
 Buons, amis, buons à sa santé! (bis.)

D'un front chagrin vous qui dissipez l'ombre,  
 Femmes, toujours nous revenons à vous!  
 Si nous buions à vos attraits sans nombre,  
 De ce festin comment compter les coups? (bis.)

Sans décider sur la blonde ou la brune,  
 D'un pur hommage entourons la beauté; (bis.)  
 Chacun de nous en adore au moins une,  
 Buvons, amis, buvons à sa santé. (bis.)

Époux benins, l'on rit de vos misères,  
 Lorsque chez vous se logeant sans façon  
 L'enfant malin qui chasse sur vos terres,  
 D'un beau croissant orne votre écusson! (bis.)  
 Moi, je ne puis m'empêcher de vous plaindre,  
 Car je me dis : si par un sort jeté, (bis.)  
 La fièvre jaune allait un jour m'atteindre....  
 Buvons, amis, buvons à ma santé. (bis.)

Mais un flacon nous reste encore à boire,  
 Dans nos celliers c'est du chypre vicilli;  
 Quels souvenirs rappelle à la mémoire,  
 Ce doux nectar que la Grèce a cueilli. (bis.)  
 Plus de vendange au milieu des alarmes!  
 Des pauvres Grecs le sol est dévasté! (bis.)  
 Envoyons-leur des vivres et des armes,  
 Et puis buvons, buvons à leur santé! (bis.)

Je vois briller une dernière goutte,  
 Amis, portons ce toast généreux :  
 Que le raisin, sous la céleste voûte,  
 N'abreuve plus que des peuples heureux; (bis.)  
 Puissent la Grèce et l'Espagne et la France,  
 Chanter en chœur l'hymne à la liberté! (bis.)  
 Pour l'univers son règne recommence :  
 Buvons, amis, buvons à sa santé! (bis.)

PETITE REQUÊTE

A CERTAINS ROMANTIQUES (1).

AIR : Tout le long, le long, etc.

Vous que le ciel fit pour chanter,  
Pourquoi toujours vous lamenter ?  
C'est vraiment une épidémie,  
Et sur le luth de Jérémie,  
Chaque rimeur veut aujourd'hui  
Nous noyer de deuil et d'ennui.  
Morbleu ! cessez vos lugubres cantiques ;  
Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
Riez donc, messieurs les romantiques.  
  
D'après le moderne Phébus,  
Notre gaité n'est qu'un abus.

---

(1) L'auteur de ces couplets n'est point partisan de l'immobilité en littérature. Il n'a point voulu attaquer le romantisme comme expression des besoins moraux de notre époque, mais seulement cette mélancolie d'emprunt que la plupart des poètes affectent, et qui ferait croire que la lyre n'a qu'une seule corde.

Hugo, Soumet et Lamartine  
 Ont banni la muse badine,  
 Et fidèles au même plan,  
 Meurent en vers quatre fois l'an!

Morbleu! cessez vos lugubres cantiques;  
 Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
 Riez donc, messieurs les romantiques.

Que de poètes en grand deuil,  
 Maintenant ont la larme à l'œil!  
 Celui-là pleure son grand-père,  
 Celui-ci sa sœur ou son frère.  
 Jamais, dans les plus noirs romans,  
 On n'a tant vu d'enterremens.

Morbleu, cessez vos lugubres cantiques;  
 Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
 Riez donc, messieurs les romantiques.

Tous ces larmoyans troubadours  
 Sont malheureux dans leurs amours.  
 Chacun d'eux adore une amante  
 Qui périt de la fièvre lente,  
 Puis, oubliant l'objet chéri,  
 Ils s'en vont diner chez *Véry*.

Morbleu, cessez vos lugubres cantiques;  
 Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
 Riez donc, messieurs les romantiques.

Vos clairs de lune, vos tombeaux,  
 Messieurs, à coup sûr, sont fort beaux :

Mais descendez de vos nuages,  
Où toujours entouré d'orages,  
Votre Pégase fourvoyé  
Souvent demeure asphyxié.

Morbleu, cessez vos lugubres cantiques;  
Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
Riez donc, messieurs les romantiques.

Abjurez encor vos larcins  
Dans la bible et la fleur des saints.  
Malgré vos tirades chrétiennes,  
Les Muses sont toujours païennes.  
Couronnez le front de Vénus  
De guirlandes au lieu d'*agnus*!

Morbleu, cessez vos lugubres cantiques;  
Riez avec nous, messieurs les romantiques,  
Riez donc, messieurs les romantiques.

---

~~~~~

PROJET DE SOLITUDE.

AIR : Muse des bois , etc.

POURQUOI gémir, ô charme de ma vie?
 Sur nos tourmens pourquoi verser des pleurs?
 Nous trouverons, loin des yeux de l'Envie,
 Un ciel plus doux et des destins meilleurs.
 Fuyons d'un monde où triomphe la haine,
 De la discorde immuable séjour;
 Allons chercher dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

Jamais ton cœur au mien ne s'abandonne
 Sans redouter nos argus pleins de fiel;
 Et tes baisers, que la crainte empoisonne,
 Perdent alors la moitié de leur miel.
 Vénus sourit à deux amans en peine,
 Sur l'horizon son astre est de retour;
 Allons chercher dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

Dans nos cités où l'opulence avide
 A l'indigent insulte sans pitié,
 On ne croit plus à la vertu timide,
 A l'amour pur, à la douce amitié.

Pour un peu d'or, sans pudeur on se traîne
 Aux pieds glissans des idoles du jour.
 Allons chercher dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

Ah! tu le sais, j'adorais ma patrie;
 Combien de fois prononçant ce doux nom,
 J'aurais voulu, dans mon idolâtrie,
 De tout mon sang acheter sa rançon!
 Vœux superflus! sous le poids de sa chaîne
 Le Français vit et tremble tour à tour.
 Allons chercher dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

D'illusions repaissant ma jeunesse,
 J'osai rêver la chute des tyrans;
 Des temps passés la féconde déesse
 De son tombeau sortait à mes accens.
 Mais puisqu'hélas! une ligue hautaine
 De nos climats l'exile sans retour,
 Allons chercher dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

Pardonne, amie, en quittant le rivage,
 Si de mes yeux une larme a coulé,
 J'ai tout perdu dans le commun naufrage...
 Ton cœur me reste et je suis consolé.
 L'onde frémit, Zéphyr de son haleine
 Nous conduira vers un heureux séjour.
 Nous trouverons dans une île lointaine
 La liberté, l'innocence et l'amour. *(bis.)*

LE RÉVEIL DE LA GRÈCE.

AIR : Dans le cœur d'une cruelle.

D'un peuple éteint pour l'histoire
Saluons l'heureux réveil ;
La Grèce, jeune de gloire,
Reparaît sous le soleil !

Un fier génie ,
Armé de feux et de dards ,
Réunit sous ses étendards
Tous les enfans de l'Hellénie.

Le vieillard , glacé par l'âge ,
Et le jeune adolescent
Qu'anime un pareil courage ,
Courent frapper le croissant.

La calomnie
Voulut en vain les flétrir :
O rois , ils savent mourir
Tous les enfans de l'Hellénie !

Où furent les Thermopyles ,
De nouveaux Léonidas
Sur leurs foudres immobiles
Ont attendu le trépas.

Terre bénie ,
Qui couvre leurs monumens ,
Sois légère aux ossemens
Des défenseurs de l'Hellénie !

Mais sur l'onde qui bouillonne ,
Au milieu de mille éclairs ,
Quelle intrépide amazone
Sourit aux flots entr'ouverts !

Elle s'écrie :

« A moi, Grecs, accourez tous !
» Engloutissons avec nous
» Les oppresseurs de l'Hellénie ! »

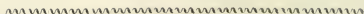
Grecs, c'est la vierge immortelle
De Lycurgue et de Solon,
Et sur son front étincelle
La palme de Marathon.

La tyrannie,
A son aspect rougissant ,
Abandonne en frémissant
Le sol fécond de l'Hellénie.

Vierges de Sparte et d'Athènes ,
Préparez vos nouveaux chœurs !
De laurier, mêlé de chêne ,
Parez vos amans vainqueurs !

Douce harmonie !

Les beaux-arts, la liberté ,
La victoire et la beauté
Sont toujours fils de l'Hellénie.



LE DROIT D'AINESSE.

AIR : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. *(bis.)*

Ma foi, la charte est excellente,
Malgré l'article égalité :
J'aurai cent mille écus de rente,
Grâce à la septennalité.

Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. *(bis.)*

Sous ce monarchique régime,
Les cadets, selon l'équité,
N'auront plus que leur légitime
Avec la légitimité.

Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. *(bis.)*

A mon petit frère Hippolyte
Je destine un canonicat;
Ma sœur se fera carmélite,
Et moi, je peuplerai l'état.
Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. *(bis.)*

Si le pasteur, au lieu du maire ,
Constate et naissance et décès ,
Qu'importe? avec le presbytère
Le château vivra sans procès.
Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. (bis.)

De mon parc qu'on ouvre la grille!
J'arrive conseiller du roi;
Je suis l'ainé de la famille,
Allons, bailli, haranguez-moi!
Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. (bis.)

Dignes soutiens de la couronne,
Buvons à nos chers députés,
Et traitons les mets qu'on nous donne,
Comme ils traitent nos libertés.
Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. (bis.)

Buvons à la troupe fidèle
Qui mit les cortès à zéro;
Mais surtout buvons à Villèle,
Le vainqueur du Trocadéro!
Buvons et Bourgogne et Chabli,
Le droit d'ainesse est rétabli. (bis.)

LE SACRIFICE.

AIR : Du Borysthène.

AU temps jadis, dans l'épaisseur des bois,
Sous les rameaux du chêne prophétique,
Ainsi chantaient les prêtres des Gaulois,
En célébrant leur culte fanatique :
Fille d'Esus, terrible Héla (1),
De nous détourne ta colère !
S'il te faut du sang, en voilà !
D'un Romain le sang doit te plaire. (bis.)

De son flambeau pâle et mystérieux,
Phébé versait une clarté livide ;
Tout se taisait dans ces horribles lieux,
On n'entendait que la voix du vieux Druide :
Fille d'Esus, terrible Héla,
De nous détourne ta colère !
S'il te faut du sang, en voilà !
D'un Romain le sang doit te plaire. (bis.)

(1) C'était, chez les Celtes, la déesse qui présidait aux immolations.

Près de l'autel, le tribun prisonnier
Attend la mort, chargé d'indignes chaînes;
Son casque d'or, qu'ombrage un noir cimier,
Brille à travers les ombres des vieux chênes.

Fille d'Esus, terrible Héla,
De nous détourne ta colère!
S'il te faut du sang, en voilà!
D'un Romain le sang doit te plaire. (bis.)

De Theutatès le ministre sacré
Trois fois redit l'hymne des funérailles,
Bénit le glaive au meurtre consacré,
Et du captif déchire les entrailles.

Fille d'Esus, terrible Héla,
De nous détourne ta colère!
S'il te faut du sang, en voilà!
D'un Romain le sang doit te plaire. (bis.)

Le peuple alors pousse des cris joyeux :
« Périsse ainsi tout guerrier mercenaire
» Qui, sur le sol transmis par nos aïeux,
» Viendrait planter son drapeau funéraire! »

Fille d'Esus, terrible Héla,
De nous détourne ta colère!
S'il te faut du sang, en voilà!
D'un Romain le sang doit te plaire. (bis.)

Pour les soustraire à la faim des corbeaux,
Le lendemain, une femme voilée

Vint recueillir quelques sanglans lambeaux :

Le pâtre encor chantait dans la vallée :

Fille d'Esus, terrible Héla,

De nous détourne ta colère !

S'il te faut du sang, en voilà !

D'un Romain le sang doit te plaire. (*bis.*)

JEAN-PIERRE.

AIR : A coups d' pieds, à coups d' poings.

JEAN-PIERRE est un drôle de corps
Qui n'aime pas que les recors
Viennent l'assaillir par derrière :
Un jour, en voyant deux sergens,
Qui s'avançaient avec leurs gens :
 Je n'aime pas
 Tout ce bruit, ce fracas ;
Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Certain lundi, Jean-Pierre entra
Au parterre de l'Opéra,
La troupe chantait tout entière :
Cent choristes, au cœur de fer,
Faisaient un tapage d'enfer ;
 Je n'aime pas
 Tout ce bruit, ce fracas ;
Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Quand l'étranger nous menaça ,
Jean-Pierre point ne balança ,
Vite il courut à la frontière :

Vainement le canon grondait,
 Et l'arme au bras il répondait :
 Je n'aime pas
 Tout ce bruit, ce fracas ;
 Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Dénoncé pour certain propos ,
 Jean-Pierre fut mal à propos
 Traduit au banc judiciaire :
 L'avocat, des plus importans ,
 Étourdissait les assistans :
 Je n'aime pas
 Tout ce bruit, ce fracas ;
 Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Jean-Pierre, *flaneur* par brevet ,
 Pour la chambre obtint un billet :
 Manuel parlait sur la guerre ;
 Tout le côté droit en fureur
 Criait : empoignez l'orateur !
 Je n'aime pas
 Tout ce bruit, ce fracas ;
 Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Lorsque les pères de la foi ,
 A Lutèce, de par le roi ,
 Vinrent déployer leur bannière ;
 Par un gendarme de planton
 Jean-Pierre fut blessé, dit-on :

Je n'aime pas

Tout ce bruit, ce fracas ;

Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

Deux gentilshommes de la cour

Devant Jean-Pierre, l'autre jour,

Exaltaient leur valeur guerrière :

Laissez-là le Trocadéro :

Morbleu ! j'étais à Marengo !

Je n'aime pas

Tout ce bruit, ce fracas ;

Fichez-moi le camp, disait Jean-Pierre.

LES IMPRÉCATIONS.

AIR : Honneur aux enfans de la France.

D'un crêpe noir , Muses voilez ma lyre !
 Par la douleur mes vers sont inspirés :
 Je vais chanter , mais c'est pour vous maudire ,
 Du fier Brennus enfans dégénérés. (bis.)
 Peuple léger , ton astre en décadence ,
 Tombe et s'éteint dans l'ombre du couchant :
 Entends-tu ce sinistre chant ?
 Malheur , malheur aux enfans de la France ! (

Ce fut en vain qu'un rival de Pindare
 Te rappela tes hauts faits les plus beaux ,
 Et sur ton sol , foulé par le barbare ,
 Fit tressaillir les mânes des héros. (bis.)
 Quand il chantait l'hymne de délivrance ,
 Loin de répondre à ses nobles accens ,
 Tu formais des vœux impuissans :
 Malheur , malheur aux enfans de la France ! (

Soldats Français , cachez vos cicatrices ,
 Ne parlez plus des vainqueurs d'autrefois ,
 Vous qui souffrez que l'on traîne aux supplices
 Les compagnons de vos anciens exploits ! (bis.)

Vous qui jadis, pour notre indépendance,
Avez dompté tant de périls divers;

Aux peuples vous portez des fers!

Malheur, malheur aux enfans de la France! (b.)

De tes beaux-arts la gloire te déprave,
France, un vain luxe aveugle ta raison,
Et tu te plais, ingénieuse esclave,
A décorer les murs de ta prison. (bis.)

Pour te punir de ta lâche indolence,

Ils périront tes monumens chéris,

Et l'on dira sur leurs débris :

Malheur, malheur aux enfans de la France! (b.)

L'or corrupteur a desséché les âmes,

L'or a flétri les vertus, les talens;

L'or a tissu les plus horribles trames,

L'or a souillé jusques aux chevaux blancs. (bis.)

La Liberté, qui n'a plus d'espérance,

Nous retirant ses bienfaits dédaignés,

Dit, les yeux de larmes baignés :

Malheur, malheur aux enfans de la France! (b.)

Jeunes beautés que l'hyménée invite,

Ah! gardez-vous d'allumer ses flambeaux!

Craignez d'accroître une race proscrite

Qu'un Dieu vengeur a vouée aux tombeaux. (bis.)

Dès leur jeune âge, en proie à la souffrance,

Les tristes fruits d'un malheureux amour

Maudiront leur mère et le jour!

Malheur, malheur aux enfans de la France! (b.)

Vous frémissez ! le courroux qui m'anime
De mes accens a passé dans vos cœurs !
Courons, amis, d'une ardeur unanime ;
Osons mourir, et nous serons vainqueurs ! (*bis.*)
Des bords du Rhin aux bords de la Durance,
Qu'un cri terrible aille frapper les cieux !

Mais, vous êtes silencieux.....

Malheur, malheur aux enfans de la France ! (*b.*)

BIBÉ LÉ ROI QUAND MÊMÉ!

OU PLACET D'UN NOBLE GASCON AU ROI.

AIR : De la boulangère.

SIRÉ, j'arivé suvitò
Des vords dé la Garonné,
J'ai quitté mon pétit château,
Ma muté et la varonnie.
Jé biens chantant commé jadis :
Bibé lé roi qué j'aime,
Sandis!
Bibé lé roi quand même!

Jé conbiens qué l'usurpatur
Mé fit don d'uné placé;
Mais si jé lui faisais l'honneur
Dé lé suivre à la chassé,
Tout vas jé chantais au pays :
Bibé lé roi qué j'aimé,
Sandis!
Bibé le roi qué j'aimé!

Jé suis encor tout étonné
Dé cé pétit Billélé,
Jé né l'abais pas soussoné
D'aboir tant dé cerbelle

Il se sèra formé dépuis.

Bibé lé roi qué j'aimé,

Sandis!

Bibé lé roi quand même!

Siré, dans votre cavinet,

Par une humur vizarré,

De L'hospital à Peyrounet

Ottroyez la simarré.

Quand on murmure jé lur dis :

Bibé lé roi qué j'aimé,

Sandis!

Bibé lé roi quand même!

Enbirounez-bons dé Gascons,

Pour botré honnur et gloiré,

En ruvriqués ils sont féconds,

Plus qué l'on né peut croire.

Si lé peuplé en souffré.... tant pis!

Bibé lé roi que j'aimé!

Sandis!

Bibé lé roi quand même!

A vos ministres omvrageux

La charte est incommodé,

Et donc, rétavlissez pour ux

Du von plaisir lé codé.

Moi je dirai, toujours soumis :

Bibé lé roi qué j'aimé,

Sandis!

Bibé le roi quand meme!

Si dé la varonne à la cour
Bous souhaitiez la présence,
Parlez, je répons dès cé jour
Dé son oveïssance,
Et s'il bous plaisait.... cadédis!
Bibé lé roi que j'aimé,
Sandis!
Bibé le roi quand même.

Pour récompenser novlement
Ma loyauté gasconné,
Faites-moi préfet sulément
De la Hauté-Garonné.
Nous chanterons dé peré en fils :
Bibé le roi qué j'aimé,
Sandis!
Bibé lé roi quand même!

L'ÉTOILE DES AMOURS.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie.

PARMI les étoiles sans nombre
Qui, peuplant le céleste azur,
Entremêlent à la nuit sombre
Les rayons d'un jour doux et pur, (bis.)
J'ai consacré l'étoile que préfère
Mon cœur ami de leur paisible cours.
Ah ! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours. (bis.)

Debout auprès de la fenêtre
Qu'ombrage le pampre riant,
Adèle, qui m'attend peut-être,
D'espoir palpite en te voyant ! (bis.)
De nos sermens tu fus dépositaire,
Tu fus témoin de nos plaisirs trop courts.
Ah ! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours. (bis.)

Ah ! quand mon amie est absente,
Je ne vois point à l'horizon
Pâlir ta lumière éclatante,
Sans éprouver un noir frisson. (bis.)

Si, par malheur, Adèle était légère,
Si je devais la pleurer pour toujours!

Ah! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours. (bis.)

J'ai vu la beauté couronnée
De roses et de myrtes frais,
Au soir de la même journée
Cueillir de funèbres cyprès. (bis.)

Dieux protecteurs, conservez à la terre
Le seul objet qui peut charmer mes jours!

Ah! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours. (bis.)

J'ai vu l'étoile vagabonde
Du plus illustre conquérant,
Sur un roc, au milieu de l'onde,
Jeter un feu sombre et mouvant. (bis.)

Moi, qui jamais esclave volontaire,
N'allai frapper à la porte des cours!

Ah! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours. (bis.)

Un jour, lorsqu'une main fidèle
Viendra du moins fermer mes yeux,
Je ne verrai plus près d'Adèle
Mourir et renaître tes feux. (bis.)

Mais pour aimer, quand le dieu de Cythère,
De son flambeau nous prête le secours,

Ah! brille encore, étoile solitaire,
Sur l'humble asile des amours.

A BÉRANGER.

AIR : Je suis vilain , etc.

(1814.)

DEPUIS que ta muse captive
 A gémi sous de noirs barreaux,
 Eh ! quoi pour la France attentive
 N'as-tu pas de refrains nouveaux ?
 Bien loin des murs où fut sa cage,
 Heureux enfin de voltiger,
 L'oiseau reprend son doux ramage ;
 Ah ! chante encor , cher Béranger. (ter.)

Du Nord quand les vautours avides
 Vinrent s'abattre sur nos champs.
 Pris de leurs serres homicides
 Tu soupirais de tristes chants :
 Quand nos preux tombaient pour la France,
 Ta lyre sut les protéger ;
 A ta voix renaît l'espérance :
 Ah ! chante encor , cher Béranger. (ter.)

Des chastes sœurs amant volage,
 Cherche les cités ou les bois ;

Dis-nous les amours du village,
 Ou l'aveugle courroux des rois.
 Comptant les parjures de Lise,
 A la chartre fais-nous songer.
 Hélas ! c'est la terre promise !
 Ah ! chante encor , cher Béranger. (ter.)

Mais si les fils de la patrie
 Recueillirent tes chants si doux ,
 Loin du seuil de la bergerie
 Tes chansons faisaient fuir les loups.
 Du bois , quand la faim les rappelle ,
 Pendant le sommeil du berger ,
 Pour le troupeau fais sentinelle !
 Ah ! chante encor , cher Béranger. (ter.)

Au char brillant de l'opulence
 Vois monter le vil oppresseur ,
 Qui , rassuré par ton silence ,
 Ne rougit plus de sa noirceur.
 De Loyola vois la milice ,
 La croix en main nous assiéger.
 Vois Peyronnet à la justice....
 Ah ! chante encor , cher Béranger. (ter.)

Qu'ai-je appris ? la Parque irritée
 Naguère a menacé tes jours ,
 Et dans ta chambrette attristée
 Pleuraient la gloire et les amours.

Mais quand leur essaim t'environne ,
De la vie heureux passager ,
Reprends la coupe et la couronne ,
Ah ! chante encor , cher Béranger ,
Cher Béranger , cher Béranger.

L'OPTIMISTE A TABLE.

AIR : Ma commère, quand je danse.

FORN ! de la mélancolie
Et de ses tristes suppôts !
Les enfans de la folie
Chantent au milieu des pots !
 Entrechoquons
 Verres, flacons !
 Optimistes,
 Pessimistes,
Tout est bien quand nous trinquons.

Que ce banquet a de charmes !
Amis, sachons en jouir !
Ici du moins, sans gendarmes,
Nous pouvons nous réjouir.
 Entrechoquons
 Verres, flacons !
 Optimistes,
 Pessimistes,
Tout est bien quand nous trinquons.

Qu'à sa gaité franche et vive
Chacun donne un libre cours ;

Parmi nous aucun convive
N'enregistre nos discours.

Entrechoquons
Verres, flacons!
Optimistes,
Pessimistes,

Tout est bien quand nous trinquons.

Qu'un nouvel arrêt du prince
Fasse pâlir les rentiers;
Si notre bourse est plus mince,
Tant pis pour nos héritiers!

Entrechoquons
Verres, flacons!
Optimistes,
Pessimistes,

Tout est bien quand nous trinquons.

Du livre de la puissance
Que de feuillets arrachés,
Au fond de l'abîme immense,
Sous les siècles sont cachés!

Entrechoquons
Verres, flacons!
Optimistes,
Pessimistes,

Tout est bien quand nous trinquons.

Riant des graves chimères
D'un équivoque avenir,

Livrons nos feuilles légères
Au caprice du zéphyr.

Entrechoquons
Verres, flacons !
Optimistes,
Pessimistes,
Tout est bien quand nous trinquons.

Si le temps qui nous échappe
Vient à nous comme un larron,
Du festin lever la nappe,
Chantez au nez de Caron :

Entrechoquons
Verres, flacons !
Optimistes,
Pessimistes,
Tout est bien quand nous trinquons.

MA RÉCEPTION AU BARREAU.

Couplets chantés dans un banquet qui me fut donné par
mes confrères de Clermont.

AIR : D'un tour de jardin.

RECEVEZ-MOI dans votre confrérie,
Puisqu'on y trouve et sagesse et gaité,
Propos sans fard, aimable raillerie,
Et bienveillance et surtout liberté.

De l'intérêt l'avidie frénésie
Ne vous suit point au temple de Thémis;
Et parmi vous, exempts de jalousie,
Les concurrens sont encor des amis.

Chez vous toujours le talent est modeste;
Mais aux beaux-arts il n'est point étranger :
Avec le code et l'antique digeste,
Vous possédez Horace et Béranger.

Vous n'avez point de la basoche ancienne
Le ton pédant, l'air de capacité;
Et s'il s'agit d'une cour mitoyenne,
Feu Cicéron par vous n'est point cité.

Lorsque parfois la justice sommeille
Sur le duvet des bancs fleurdelysés,
A votre voix la déité s'éveille,
Daus vos discours ses arrêts sont puisés.

Si, le matin, debout à l'audience,
De l'opprimé vous défendez les droits,
Souvent le soir, votre heureuse éloquence
De la beauté sait captiver le choix.

De l'innocent que poursuit sa misère,
Par vos accens vous calmez les douleurs,
Sans demander aucun autre salaire
Que le plaisir d'essuyer quelques pleurs.

Pour le bonheur de la terre asservie,
Par nous les dieux furent trop implorés;
A nos amours la liberté ravie
A fui bien loin sous des cieux ignorés.

Mais quand la foule, à son culte infidelle,
Porte au *veau d'or* un encens acheté,
Ici du moins l'Amitié la rappelle
Avec sa sœur la douce Égalité.

O mes amis, quand l'âge impitoyable
Fera trembler mon verre dans ma main,
De ce banquet le souvenir durable
Embellira le terme du chemin.

Pour surmonter les dangers du voyage,
Vidons ensemble un triple rouge-bord;
Pussions-nous tous sous le même feuillage
En cheveux blancs, boire et chanter encor :

Recevez-moi dans votre confrérie,
Puisqu'on y trouve et sagesse et gaité;
Propos sans fard, aimable raillerie,
Et bienveillance et surtout liberté.

LES POSSÉDÉS.

AIR : du Méléagre champenois.

Répandez vite
Force eau bénite
Sur ce chrétien par Satan maîtrisé!
Répandez vite
Force eau bénite,
Que sans remise il soit exorcisé!

Vous le voyez, ce malin Sycophante,
Au teint livide, à l'œil louche, au cou tors?
Bien qu'à la cour comme un saint on le vante,
N'approchez pas, il a le diable au corps.
Répandez, etc.

Ce vieux marquis que le noble Versailles
A vu jadis briller à l'œil de bœuf,
Malgré la charte et vingt ans de batailles
Menace encor comme en quatre-vingt-neuf.
Répandez, etc.

Des possédés serait-ce donc le règne?
Voyez plutôt ce vilain fanfaron;
De sa boutique il a vendu l'enseigne
Pour acheter des armes de baron.
Répandez, etc.

Et ce rimeur dont la muse vénale
A tour à tour encensé nos tyrans,
Pour le guérir de sa lèpre infernale ,
De l'onde sainte il faudra des torrens.

Répandez, etc.

Dans son palais tandis que tout sommeille ,
Entendez-vous F..... s le Gascon ?

« Mettez , dit-il, l'eau bénite en bouteille ,
» Puis au public vendons chaque flacon. »

Répandez, etc.

Des possédés quelle immense cohorte ,
En casque , en toge , en mitre , en cotillon !
Sur le bon Dieu , quoi ! Belzébuth l'emporte !
Cher L..... s , prenez le goupillon.

Répandez vite

Force eau bénite

Sur ce chrétien par Satan maîtrisé !

Répandez-vite

Force eau bénite ,

Que sans remise il soit exorcisé !

PETIT DIALOGUE HISTORIQUE

ENTRE LE DEY D'ALGER ET SON FILS.

AIR : Zig-zag din-don.

- OSES-TU bien te présenter
Aux regards du monarque?
—Mon père, daignez m'écouter,
Et demain je m'embarque :
Pour votre fils Ismaël
Ne soyez point si cruel;
Pardonnez-moi mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;
Ce que j'ai voulu faire,
C'était pour votre bien.
- Sans me payer d'un vain respect,
Je veux qu'on m'obéisse.
—Sire, en prison plus d'un suspect,
Accusait la justice.
Pour abréger ses travaux,
J'allais nommer des prévôts;
Pardonnez-moi, mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;
Ce que j'ai voulu faire,
C'était pour votre bien.

- Ce n'était pas une raison
Pour embaucher ma garde.
- Mais on minait notre maison,
Si je n'y prenais garde.
Vous auriez ouï plus tard
Un effroyable..... pétard;
Pardonnez-moi, mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;
Ce que j'ai voulu faire,
C'était pour votre bien.
- M'emprisonner dans mon palais,
C'est par trop d'insolence!
- Par Mahomet! je ne voulais
Vous faire aucune offense;
Mais j'avais quelque soupçon
Que vous étiez franc-maçon;
Pardonnez-moi, mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;
Ce que je voulais faire,
C'était pour votre bien.
- Tu voulais, soit dit entre nous,
Me donner ma retraite.
- Eh! faut-il vous mettre en courroux
Pour ce complot honnête.
Plus d'un monarque pieux
A son papa fit bien mieux;
Pardonnez-moi, mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;

Ce que j'ai voulu faire,
C'était pour votre bien.

—Le dey par la grâce de Dieu,
Bannit un fils rebelle.

—Eh! quoi, vous vous fâchez! adieu!

A Montrouge on m'appelle.
Aux factieux indulgent
Vous serez toujours un.....;
Pardonnez-moi, mon père,
De méchans bruits ne croyez rien;
Ce que j'ai voulu faire,
C'était pour votre bien.

~~~~~

## AU VAISSEAU QUI A TRANSPORTÉ

LE GÉNÉRAL LAFAYETTE AUX ÉTATS UNIS.

AIR : A soixante ans , etc.

HEUREUX vaisseau qui sur la plaine humide  
 Vogues au loin vers des peuples unis,  
 Puisse ta proue, au gré d'un vent rapide  
 Glisser toujours sur des flots aplanis. (bis.)  
 Pour toi, qu'Éole enchainant la tempête,  
 Veille au salut du moderne Caton! (bis.)  
 Et pavoisé comme en un jour de fête, (bis.)  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.* (ter.)

Bien jeune encor, généreux volontaire,  
 Il défia ce terrible Océan,  
 Pour délivrer un immense hémisphère,  
 Et d'Albion abaisser le géant.  
 Aux lieux témoins de sa noble conquête,  
 Porte un instant son arrière-saison,  
 Et pavoisé comme en un jour de fête,  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.*

De toutes parts, de ses plaines fécondes,  
 Vois accourir le libre Américain,  
 Jaloux d'offrir au héros des deux mondes  
 L'hommage pur d'un cœur républicain.

Vogue plus vite et que rien ne t'arrête!  
 A ceux du port mêle ton pavillon,  
 Et pavoisé comme en un jour de fête,  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.*

Heureux vaisseau, sur de lointains rivages  
 Que ce vieillard mollement déposé,  
 Retrouve enfin, à l'abri des outrages,  
 L'arbre immortel de son sang arrosé.  
 Que ses rameaux s'inclinant sur sa tête,  
 Couvrent aussi son digne rejeton!  
 Et pavoisé comme en un jour de fête,  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.*

En remontant ces fleuves magnifiques  
 Qui chaque jour baignent des murs nouveaux,  
 Conduit ses pas sous les sacrés portiques,  
 Où sont gravés les noms des vrais héros!  
 Que Washington, Franklin et Lafayette  
 Brillent unis dans un même feston,  
 Et pavoisé comme en un jour de fête,  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.*

De noirs cyprès voilaient l'Europe entière,  
 Quand tu reçus nos pénibles adieux;  
 Mais de nos fils l'innocente prière  
 Apaisera la colère des cieux.  
 Des oppresseurs apprenant la défaite  
 Quitte à jamais les rives de Boston,  
 Et pavoisé comme en un jour de fête,  
 Rends à nos vœux *l'ami de Washington.*

ROSE.

AIR : Ce que j'éprouve en la voyant.

ELLE était lasse de gémir,  
Sous ces tilleuls elle repose;  
Respectez le sommeil de Rose,  
Elle m'a dit : je veux dormir!  
Oiseaux, à qui sa main chérie  
Présentait un léger repas,  
Si vous l'aimez chantez plus bas,  
Chantez plus bas, je vous en prie,  
Par pitié, ne l'éveillez pas!

De son père elle était l'appui.  
Naguère encor dans le village  
Chacun enviait son partage  
Et chacun le plaint aujourd'hui!  
Voyageur, vous prêtez l'oreille,  
Ah! loin d'ici portez vos pas,  
Ne m'interrogez plus, hélas!  
Sous ce gazon Rose sommeille,  
Par pitié, ne l'éveillez pas!

Julien était son favori,  
Et Julien mourut à la guerre!  
Depuis ce jour, même à son père  
La pauvrete n'a pas souri!

Comme une tendre primevère  
 Se flétrit au sein des frimas  
 Je vis s'éteindre ses appas;  
 Mais puisqu'elle a clos la paupière,  
 Par pitié, ne l'éveillez pas.

J'entends le chœur des villageois,  
 Il escorte une jeune épouse  
 Qui vient danser sur la pelouse  
 Avec le berger de son choix.  
 De peur d'attrister sa pensée,  
 Suspendez vos joyeux ébats,  
 Ménétriers, jouez plus bas,  
 A son amant Rose est fiancée,  
 Par pitié, ne l'éveillez pas.

Les danses et les chants d'amour  
 Tout a cessé dans la prairie,  
 Réveille-toi, fille chérie,  
 Ta mère attend notre retour!  
 C'est en vain que ma voix l'appelle,  
 Elle ne répond plus, hélas!  
 Bientôt dans la nuit du trépas  
 Je vais m'endormir auprès d'elle,  
 Par pitié, ne m'éveillez pas!

---

SAINT-PAUL.

AIR : Partez, mon âme, partez vite.

En ce temps-là, de ville en ville,  
L'apôtre saint-Paul s'en allait,  
Aux petits prêchant l'évangile,  
Qui dans leurs maux les consolait.  
Ah! disait-il, de fables mensongères,  
Il en est temps, rejetez le poison;  
A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

Pour consacrer leurs droits iniques,  
Des fourbes peuplèrent le ciel  
De dieux avarés, tyranniques,  
Comme eux, se nourrissant de fiel.  
Sous le couteau de prêtres mercenaires,  
Le sang humain inonda le gazon;  
A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

A côté des plus humbles chaumes,  
Les temples, par l'or envahis,  
Dressent leurs magnifiques dômes  
Aux yeux des peuples éblouis.

Mais sur le seuil, étalant leurs misères ,  
 De pauvres serfs gisent à l'abandon.  
 A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
 Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

Du Dieu que le chrétien adore,  
 Oh! combien le culte est plus doux !  
 En tous lieux il veut qu'on l'implore,  
 Il n'est ni méchant, ni jaloux.

Pour l'orphelin c'est le meilleur des pères,  
 De lui l'infirme obtient sa guérison !  
 A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
 Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

Le roi qui travaille et pardonne,  
 Et l'artisan simple et pieux,  
 Parés de la même couronne,  
 S'asseyeront au banquet des cieux.

Mais sans pitié, dans ses décrets austères,  
 Dieu punira l'orgueil, la trahison.  
 A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
 Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

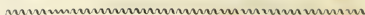
En vain des délateurs sinistres  
 Nous accusent de noirs complots :  
 En vain César et ses ministres  
 Nous onvrent d'horribles cachots.

Tout rayonnant d'immortelles lumières,  
 Je vois s'étendre un immense horizon !  
 A mes discours, croyez, mes très-chers frères.  
 Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

Avec le culte qui commence,  
Un nouvel empire est fondé!  
Notre sang devient la semence  
Par qui le monde est fécondé.

Ah! déposons des germes salutaires :  
Nos fils un jour verront la floraison.  
A mes discours, croyez, mes très-chers frères,  
Puisque pour vous j'ai bravé la prison.

---



## A PAUL-LOUIS COURRIER<sup>1</sup>.

Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots, allons, vite à l'ouvrage;  
Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

Aux rois ligués pour dompter la patrie,  
Jadis ta main envoya des obus;  
Mais à défaut de cette artillerie,  
Par tes bons mots fais la guerre aux abus.

Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots, allons, vite à l'ouvrage;  
Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

---

<sup>1</sup> Cet hommage à l'auteur le plus original de notre temps, était à peine terminé, quand la France apprit avec douleur l'horrible attentat qui lui enlevait un citoyen qui alliait le plus beau talent au plus beau caractère.

Libre et joyeux, en dépit des gendarmes,  
Dans tes *pamphlets* démasque les pervers;  
Assez de gens nous font verser des larmes,  
Fais-nous du moins rire de leurs travers.

Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots, allons, vite à l'ouvrage;  
Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

D'un mince emploi vois sortir le mérite,  
Pour faire place au faquin décoré :  
Vois pulluler cette engeance hypocrite,  
Qui se partage un or déshonoré.

Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots, allons, vite à l'ouvrage;  
Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

Paul, ton patron, de mainte catastrophe  
Se consolait même sous les verroux :  
Ainsi que lui prêche et sois philosophe,  
La vérité leverá les écrous.

Bon courage,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots, allons, vite à l'ouvrage;  
Bon courage,

Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

Franc vigneron, avec toi je m'indigne  
De voir sur pied maint bourgeon se flétrir ;  
Mais , pleins de foi , travaillons à la vigne ,  
Bientôt sans doute elle va refleurir.

Bon courage ,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots , allons , vite à l'ouvrage ;  
Bon courage ,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

Oui , je t'en crois , chaque jour qui s'écoule  
Voit des vieux temps le coche s'enfoncer :  
Cher Paul-Louis , puisque le nôtre roule ,  
Le fouet en main il faut le devancer.

Bon courage ,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots , allons , vite à l'ouvrage ;  
Bon courage ,  
Mon cher Courrier,  
Contre les sots sois toujours canonnier.

---

MON LIT.

AIR : Depuis long-temps j'aimais Adèle.

Vous que jamais ma bouche n'importune,  
Pour obtenir de vains honneurs,  
Dieux, dont la main dispense la fortune,  
La renommée et les grandeurs!  
Loin d'envier la gloire ou l'opulence,  
A vos décrets mon cœur souscrit;  
Je ne veux rien, mais dans mon indigence,  
Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

La soie et l'or de ma simple couchette  
Ne décorent point le contour;  
Mais blanche et pure, une toile discrète  
Voile les secrets de l'amour.  
Chaque matin la beauté que j'adore  
En la réparant l'embellit;  
Puis vient le soir qui la dérange encore,  
Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

Que sous la pourpre un tyran se tourmente  
Pour goûter un affreux sommeil;  
Moi, je m'endors sur le sein d'une amante  
Qui me sourit à mon réveil.

Le lit étroit où l'amour nous recèle,  
     A l'hymen semblerait petit :  
 Tant mieux, je suis plus rapproché d'Adèle :  
 Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

La muse aussi dont la grâce légère  
     M'inspira plus d'un gai refrain,  
 A mon chevet, gentille passagère,  
     Vient déposer son tambourin.  
 Par fois encor, la nymphe enchanteresse  
     Entre Adèle et moi s'établit,  
 Et tour à tour gaiment je les caresse :  
 Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

J'ai lu jadis dans l'histoire de Rome  
     Qu'un empereur fort soucieux,  
 Fit acheter le grabat d'un pauvre homme  
     Qui s'éveillait toujours joyeux.  
 Ah! s'il venait, le monarque lui-même  
     Marchander mon humble réduit ;  
 Je lui dirais, en montrant ce que j'aime :  
 Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

Mais si plutôt, ma chambrette paisible  
     Voyait l'avidé créancier  
 Prêt à saisir d'une main inflexible  
     Tout, jusqu'au luth du chansonnier ;  
 Du frais coloré par l'automne  
     Si ma cave se désemplit ;  
 En m'enlevant et ma lyre et ma tonne,  
 Dieux, laissez-moi ma maîtresse et mon lit.

LA CAPTIVE.

AIR : A mon pays si j'ai voué mon bras;  
*Ou* : Tendres échos , errans dans ces vallons.

( 1825. )

NAGUÈRE encore elle avait des autels ,  
Et maintenant un peuple entier l'oublie ;  
La déité chère à tous les mortels  
Dans un cachot languit ensevelie.  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons , amis , réveiller les douleurs.

Tous descendus dans la nuit du tombeau ,  
Ses défenseurs reposent en silence ;  
Les vents du Nord ont éteint son flambeau ,  
Et de sa main j'ai vu tomber sa lance.  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons , amis , réveiller les douleurs.

De pampres verts , de lauriers et d'épis  
Brillait orné son chapeau tutélaire ;  
Mais des bourreaux , sous de riches habits ,  
Ont dépouillé la vierge prisonnière.  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons , amis , réveiller les douleurs.

Elle avait dit à l'oreille d'un roi :

« Ainsi que vous j'ai connu bien des peines ;  
» Dans votre cour sans crainte accueillez-moi ;  
» Je suis... » Soudain on la charge de chaînes.  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons, amis, réveiller les douleurs.

Lors s'adressant à d'illustres soldats :

« Vous me devez, dit-elle, votre gloire,  
» Secourez-moi ; » mais ces enfans ingrats  
De ses bienfaits ont perdu la mémoire.  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons, amis, réveiller les douleurs.

Les oppresseurs, sur la foi des verroux,  
Dorment bercés au sein de la mollesse,  
Mais pour qu'un jour ivre d'un saint courroux,  
A leurs regards la vierge reparaisse,  
Des nouveaux preux qui portaient ses couleurs  
Allons, amis, réveiller les douleurs.

---

ÉPICURE.

AIR : Non, jamais, jamais, jamais,  
Je ne quitterai ma chaumière.

De tous les biens qu'ici-bas  
Nous départ la bonne nature,  
Jouissez avec mesure,  
Mes amis, n'en abusez pas. (bis.)

A l'ombre des vastes platanes,  
Présent du vicil Académus,  
Épicure, loin des profanes,  
Charmait ses disciples émus.

« Enfans, disait le sage,  
» Croyez à ma leçon;  
» Des roses du bel âge  
» Prolongez la moisson.

De tous les biens qu'ici-bas  
Nous départ la bonne nature,  
Jouissez avec mesure,  
Mes amis, n'en abusez pas.

Quand de Chypre ou de Malvoisie  
La liqueur coule en un festin,  
Des dieux saturés d'ambrosie,  
Vous n'enviez point le destin.

Mais si par la sagesse  
 Les coups ne sont réglés,  
 D'une funeste ivresse  
 Vos sens seront troublés.

De tous les biens qu'ici-bas  
 Nous départ la bonne nature,  
 Jouissez avec mesure,  
 Mes amis, n'en abusez pas.

Partout des filles de la Grèce  
 On vante l'esprit, la beauté;  
 Leur chant exprime la tendresse,  
 Leur danse peint la volupté.

Chez Thaïs, chez Aglaure  
 Supplantez vos rivaux;  
 Mais songez qu'Épidaure  
 Est voisin de Paphos.

De tous les biens qu'ici-bas  
 Nous départ la bonne nature,  
 Jouissez avec mesure,  
 Mes amis, n'en abusez pas.

Si dans vos palais de la ville  
 Cent esclaves veillent pour vous;  
 Des beaux-arts si le luxe utile  
 S'empresse à flatter tous vos goûts;  
 Du char qui vous promène,  
 Secourez en chemin  
 Le pauvre qui se traîne,  
 Un bâton à la main.

De tous les biens qu'ici-bas  
Nous départ la bonne nature ,  
Jouissez avec mesure ,  
Mes amis, n'en abusez pas.

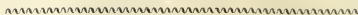
Du sol de la féconde Attique  
Vos pères ont banni les rois ;  
Enfans, aimez la république ,  
Qui seule protège vos droits.  
Mais craignez le délire  
D'orateurs factieux ,  
Qui vous rendraient l'empire  
Détruit par vos aïeux.

De tous les biens qu'ici-bas  
Nous départ la bonne nature ,  
Jouissez avec mesure ,  
Mes amis, n'en abusez pas.

En suivant ce code facile ,  
Mes cheveux ont blanchi bien tard ,  
Et près de mon dernier asile  
Le Temps rit encore au vieillard.

A quoi bon du Ténare  
Les tourmens infinis ;  
Le prodigue et l'avare  
Seront assez punis.

De tous les biens qu'ici-bas  
Nous départ la bonne nature ,  
Jouissez avec mesure ,  
Mes amis, n'en abusez pas.



## LE TROUBADOUR.

AIR : A soixante ans il ne faut pas remettre.

EN s'éloignant d'un vieux manoir gothique,  
Un troubadour s'écriait indigné :  
« Je te maudis, repaire tyrannique,  
» Oû de tout temps le désordre a régné! (bis.)  
» Puissent tes murs, écrasés par la foudre,  
» Aux vils serpens être un jour dévolus! (bis.)  
» Moi, de mes pieds j'ai secoué la poudre, (bis.)  
» Dans les châteaux je ne chanterai plus. » (ter.)

Ces bastions, ces fossés, ces tourelles,  
D'un morne effroi glacent le voyageur;  
Fuyez aussi, timides pastourelles,  
N'approchez pas du vautour ravisseur.  
Que sur ces murs, lorsque la cloche sainte  
Aura dans l'air proclamé l'*angelus*,  
Le hibou seul vienne exhaler sa plainte!  
Dans les châteaux je ne chanterai plus.

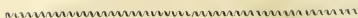
Pour adoucir l'ennui qui me consume,  
Chante, m'a dit l'orgueilleux châtelain :  
Vois ce collier, ce manteau, cette plume,  
Je veux ce soir en parer un vilain.

— Garde , ai-je dit , un odieux salaire ;  
Ces dons brillans pour moi sont superflus.  
Et ma fierté révolte sa colère.  
Dans les châteaux je ne chanterai plus.

— Chante , vilain , chante , je te l'ordonne ,  
Ou va soudain gémir sous des verroux. »  
J'ai pris mon luth et du jus de la treille  
J'ai célébré le baume pur et doux.  
Des opprimés il endort les alarmes ;  
Mais de leur table , hélas ! il est exclus.  
Puis j'ai souri , les yeux baignés de larmes ;  
Dans les châteaux je ne chanterai plus.

Beau troubadour , me dit la noble dame ,  
Par tes chansons viens égayer nos jeux :  
Le bal commence , et déjà dans mon âme  
Je retrouvais presque des chants joyeux.  
Mais traversant des voûtes souterraines ,  
Des cris plaintifs frappent mes sens émus ;  
L'instant d'après , j'entends le bruit des chaînes ;  
Dans les châteaux je ne chanterai plus.

Manoirs souillés de meurtre et de rapine ,  
Vous croulerez un jour de toutes parts !  
Sur vos créneaux fleurira l'aubépine ,  
Un vert froment cachera vos remparts.  
En attendant qu'une heureuse industrie  
Remplace enfin des titres vermoulus ,  
Je chanterai la vertu , la patrie ;  
Dans les châteaux je ne chanterai plus.



## MOUSTAPHA

PARTANT POUR LA GUERRE CONTRE LES GRECS.

( Mai 1825. )

AIR : De la sentinelle.

Mon cher Ali, vois-tu flotter là-bas  
Nos étendards dont l'Europe s'étonne?  
Sous le turban vois-tu nos fiers soldats,  
Aussi nombreux que les mouches d'automne?  
Verse-moi du vin en gourmet,  
Sur le paradis j'anticipe.  
Mon cher Ali, par Mahomet,      (*bis.*)  
Donne-moi mon sabre et ma pipe.

Tous nos rajas, dégoûtés du bâton,  
Qui fit long-temps le bonheur de leurs pères,  
Pour s'affranchir se sont ligués, dit-on,  
Et de Stamboul menaçaient les barrières.  
A ce point puisqu'Allah permet  
Qu'un vil esclave s'émancipe,  
Mon cher Ali, par Mahomet,      (*bis.*)  
Donne-moi mon sabre et ma pipe.

Chiens de chrétiens, il me faut votre sang,  
Pour étancher la soif qui me dévore;  
N'espérez plus qu'un monarque puissant,  
Pour vous sauver traverse le Bosphore.

Cet Alexandre, au noir plumet,  
N'a rien du fils du grand Philippe;  
Mon cher Ali, par Mahomet, (bis.)  
Donne-moi mon sabre et ma pipe.

Que de rajas sur le sol étendus,  
Dont bravement je vais trancher les têtes!  
Puis à nos mâts tous ces chefs suspendus,  
D'un doux parfum embaumeront nos fêtes.

A nous procurer ce fumet,  
Plus d'un roi chrétien participe!  
Mon cher Ali, par Mahomet, (bis.)  
Donne-moi mon sabre et ma pipe.

Missolunghi, dont les fils mutinés,  
D'un vil chanteur ont accueilli la gloire,  
J'allumerai sur tes murs calcinés  
Le calumet conquis par la victoire.

Quel butin le ciel nous promet,  
En défendant le bon principe!  
Mon cher Ali, par Mahomet, (bis.)  
Donne-moi mon sabre et ma pipe.

ANACRÉON A PAPHOS.

AIR : D'un tour de jardin.

« Vénus le veut ; sujets de son empire,  
» Versez les vins de Chypre et de Lesbos ;  
» Femmes, dansez aux accords de la lyre ,  
» C'est aujourd'hui la fête de Paphos. »

De ce refrain , au déclin de sa vie,  
Anacréon charmait les assistans,  
Et les amours sous sa barbe blanchie  
Riaient encor comme dans son printemps.

« Accourez tous, fils heureux de la Grèce ,  
» Le plaisir seul consacra ces autels ;  
» Venez en foule encenser la déesse  
» Qui jusqu'aux dieux élève les mortels.

» J'ai vu passer ses colombes fidèles  
» Sous ces massifs de myrte et d'églantier ;  
» Elles venaient, en secouant leurs ailes ,  
» Se reposer sur ce pâle olivier.

» Plus loin j'ai vu les Grâces demi-nues  
» De Cupidon détacher le bandeau ;  
» L'enfant riait , et les sœurs ingénues  
» De main en main se passaient son flambeau.

» Fuyez, fuyez des bosquets d'Amathonte ,  
» Faux zélateurs d'impitoyables dieux ,  
» Fuyez, vous tous qui, sans peur et sans honte ,  
» Faites trafic des oracles des cieux.

» Sous ces berceaux que tapisse la mousse ,  
» De la beauté Vénus guide les pas ;  
» Sombre est le jour, l'herbe est riente et douce ,  
» De succomber, amans , ne craignez pas.

» Vénus le veut ; sujet de son empire ,  
» Versez les vins de Chypre et de Lesbos ;  
» Femmes , dansez aux accords de la lyre ,  
» C'est aujourd'hui la fête de Paphos.

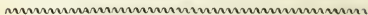
» Filles d'Argos , de Corinthe et d'Athène ,  
» Venez briguer la palme des amours ;  
» Venez aussi, vierges de Mitylène ,  
» Des voluptés va s'ouvrir le concours.

» L'or éclatant le dispute à l'ébène ;  
» Mille beautés, soudain forment les chœurs ,  
» D'un pied léger s'élancent dans l'arène  
» En agitant des guirlandes de fleurs.

» Qui d'entre vous nommera la plus belle ,  
» Lorsque vos yeux errent sur tant d'appas ?  
» Pour prévenir toute vaine querelle ,  
» Soyez heureux, ô Grecs, ne jugez pas.

» Que le plaisir, de fleurs ceignant vos têtes ,  
» Vous sauve au moins des regrets superflus !

- » Sans doute, hélas ! aux plus prochaines fêtes ,  
» Pauvre vicillard, je ne chanterai plus !  
  
» Comme un éclair l'homme brille et s'efface ,  
» Et même un jour ces temples, ces lambris ,  
» D'un sort commun éprouvant la disgrâce ,  
» Sous les buissons cacheront leurs débris.  
  
» Peut-être un Scythe , avec indifférence ,  
» Mutilera la mère des amours.  
» Mais sous les cieux son culte et sa puissance  
» Aux flots du temps résisteront toujours.  
  
» Vénus le veut ; sujets de son empire,  
» Versez les vins de Chypre et de Lesbos ;  
» Femmes, dansez aux accords de la lyre ,  
» C'est aujourd'hui la fête de Paphos. »



## LA RETRAITE DE RUSSIE.

AIR : A mon pays si j'ai voué mon bras.

D'un ciel de fer accusant la rigueur,  
Nos vétérans revenaient de Russie ;  
Seul, un soldat accablé de langueur,  
Chantait mourant sur la neige endurcie :  
« Volez, frimas, volez, blancs tourbillons,  
» A l'ennemi cachez nos bataillons !

» Près d'un bivouac dont la flamme s'éteint,  
» Que de guerriers laissent tomber leur glaive!  
» Le tambour bat le rappel du matin,  
» Mais pour partir aucun d'eux ne se lève!  
» Volez, frimas, etc.

» Quand l'aigle altier traversait dans son vol  
» Tous les états de l'Europe alarmée,  
» Prévoyait-il que sur ce triste sol  
» Serait écrit : Cy git la grande armée!!!  
» Volez, frimas, etc.

» A tant de maux par miracle échappés,  
» Nobles débris, ne soyez point esclaves;  
» Bérésina, sur tes bords escarpés  
» Grandit encor le plus brave des braves (1).  
» Volez, frimas, etc.

» Moi, mes amis, je n'irai pas plus loin;  
» Un froid sommeil de mon être s'empare :  
» Fuyez, de vous la France aura besoin,  
» J'entends hennir le coursier du Tartare.  
» Volez, frimas, etc. »

Il dit et meurt; et partageant son deuil  
Les vieux sapins secouèrent leurs cimes;  
La neige était comme un vaste linceul  
Qui recouvrait d'immortelles victimes.  
Volez, frimas; volez, blancs tourbillons,  
A l'ennemi cachez nos bataillons.

---

(1) Le maréchal Ney.

~~~~~

LA MORT ET LE CHANSONNIER.

AIR : De Prévillè et Taçonnèt.

JE m'égarais près de mon humble chaume,
 De mon jardin arrosant quelques fleurs ,
 Lorsqu'à mes yeux apparut un fantôme
 Le front voilé de lugubres couleurs. (bis.)
 C'était la mort. — « Hâte-toi, me dit-elle,
 Je viens changer tes rosiers en cyprès. » (bis.)
 — Encore un jour, ô déité cruelle,
 Et je te suis sans crainte et sans regrets.

Porte plutôt cette faux menaçante
 Dans les palais souillés de sang et d'or ;
 Moi, tu le sais, ma vie est innocente,
 Et pour mourir je suis trop jeune eneor !
 Je partirai, comme fait l'hirondelle,
 Quand les frimas blanchiront nos guérets.
 — Encore un jour, ô déité cruelle,
 Et je te suis sans crainte et sans regrets.

Du tambourin la rustique harmonie
 A rassemblé le hameau tout entier ;
 La grappe rit sous la feuille jaunie,
 En attendant qu'elle emplisse l'osier.

Je veux revoir la vendange nouvelle ;
Viens, j'y consens, viens me chercher après.
— Encore un jour, ô déité cruelle,
Et je te suis sans peine et sans regrets.

Du chansonnier tu reçois la supplique,
Mais un ami, dès long-temps en chemin,
En ce moment a franchi l'atlantique,
Mon cœur me dit qu'il reviendra demain.
Depuis dix ans lorsque ma voix l'appelle,
Je veux du moins, je veux revoir ses traits.
— Encore un jour, ô déité cruelle,
Et je te suis sans crainte et sans regrets.

Mais qu'ai je dit ? insensé, je m'égare ;
Si de rigueur ta faux allait s'armer !
C'est dès demain que l'amour me prépare
Les plus doux nœuds qu'hymen puisse former.
Vois à l'autel ma compagne fidelle ;
Puis-je, dis-moi, quitter autant d'attraits ?
— Encore un jour, ô déité cruelle,
Et je te suis sans peine et sans regrets.

Mais si j'en crois de fortunés présages,
La liberté, que j'aimais au berceau,
Bientôt verra relever ses images,
Et l'ancien monde égaler le nouveau.
Alors, alors de ma faible nacelle
N'épargne plus les fragiles agrès :
Tu peux frapper, ô déité cruelle
Et je te suis sans crainte et sans regrets.

HISTOIRE D'UN MASTODONTE ¹,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

AIR : De la ronde du major Palmer.

LA Genèse vous raconte
Dans ses livres vermoulus,
Que votre globe ne compte
Que six mille ans tout au plus.
Je soutiens que c'est un conte;
Car, foi d'animal savant,
Mon existence remonte
A bien de siècles avant.
Jamais aucun patriarche
Ne m'a vu, même empaillé,
Et dans les caveaux de l'arche
Jamais je n'ai sommeillé.

¹ M. Cuvier, si recommandable comme savant, a donné ce nom à un animal dont l'espèce est perdue et ne se trouve plus que dans l'état de fossilisation. La découverte d'ossements fossiles qui a été faite l'année dernière en Auvergne a donné lieu à cette plaisanterie.

Le fait n'est point équivoque.
 J'en appelle au vieux Noé,
 Et bien plus, à mon époque
 L'homme n'était pas créé. *(bis.)*

Vous vous croyez nécessaires
 Pauvres humains, et pourtant
 Le monde existait naguères
 Sans vous paisible et content.
 De ce globe sublunaire
 C'était même l'âge d'or !
 Libre sur son coin de terre,
 Chacun vivait sans efforts.
 Les bêtes, plus raisonnables
 Que certains docteurs fourrés,
 Étaient toutes équitables
 Sans avoir pris leurs degrés.
 Le mammoth, le mastodonte,
 L'éléphant et le tapir
 Ne connaissaient point la honte,
 Mais seulement le plaisir.

On le goûtait sans scrupule,
 Sans peur d'être tourmenté
 Dans un enfer ridicule
 Par la sottise inventé.
 On ne cherchait point la gloire
 Dans d'inutiles combats,
 Et pour vivre dans l'histoire
 On ne s'exterminait pas.

Chez eux, nos braves ancêtres
 Ignoraient l'orgueil des rangs,
 Point de valets, ni de maîtres,
 D'esclaves, ni de tyrans.
 Sous un chêne au vert feuillage
 Les amans étaient reçus.
 Chez eux point de mariage,
 Mais aussi point de c.....

Nul suppôt de l'alchimie
 Ne cherchait à créer l'or :
 Point de docte académie ;
 Aussi restait-on d'accord.
 Malgré vos histoires fausses ,
 Je dis, après tous ces faits :
 Si nous avions eu des chausses ,
 Nous aurions été parfaits.
 Mais un jour une comète
 Venant d'un soleil dissous ,
 Sur cette pauvre planète
 Mit tout sens-dessus dessous.
 Dans cette horrible bagarre ,
 Animaux grands et petits ,
 Au sein de la terre avare
 Nous fûmes tous engloutis.

Ainsi périt notre race ,
 Mais dans l'espace infini ,
 D'autres nous cédant la place
 Avant nous avaient fini.

Êtres à deux pieds, sans plumes,
 Vantez, tant qu'il vous plaira,
 Et vos lois et vos coutumes,
 Vos mœurs et votre *opéra*;
 Vantez-nous vos athénées,
 Vos tripots, et *cætera*;
 Dans quelques milliers d'années,
 Votre tour arrivera.
 Par les flammes ou par l'onde
 Soudain rôtis ou noyés,
 De la liste de ce monde
 Vous serez aussi rayés.

Comme nous sous le bitume
 Ou la cendre des volcans,
 Pour qu'un savant vous exhume,
 Vous attendrez cent mille ans.
 Alors plus durs que la pierre,
 Vos membres fossilisés
 Passeront de la carrière
 Chez les docteurs divisés.
 Un *cuvier* d'une autre espèce
 Analysant vos rapports,
 Dira : dans sa petitesse
 Quel fut ce drôle de corps?
 Puis de vous il rendra compte
 A l'univers étonné,
 Et comme le mastodonte,
 L'homme sera chansonné.

LATOUR D'AUVERGNE ,

OU LA LEÇON D'HISTOIRE.

AIR : Te souviens-tu , etc.

De nos héros tu veux savoir l'histoire ;
Déjà Kléber et Desaix et Marceau ,
Dans mes récits renaissant à la gloire ,
Sont à ma voix sortis de leurs tombeaux.
Parmi ces preux de la France nouvelle ,
Brille sans tâche un modeste guerrier.
Prends, ó mon fils, ce héros pour modèle ,
Et comme lui, meurs simple grenadier.

Latour d'Auvergne ! à ce nom quelques larmes
Baignent les traits du pauvre vétéran ;
Silencieux il regarde ses armes ,
Et l'œil humide aussitôt il reprend :
Que de vertus ce nom sacré rappelle !
Et quel Français pourrait les oublier !
Prends, ó mon fils, ce héros pour modèle ,
Et comme lui, meurs simple grenadier.

Son noble cœur sous la bure grossière .
Pour son pays palpitait plus ardent .
Et des soldats la giberne guerrière ,
Du grand Turenne ornait le descendant .

A notre gloire il demeura fidèle
 Quand tous les siens couraient s'expatrier.
 Prends, ô mon fils, ce héros pour modèle,
 Et comme lui, meurs simple grenadier.

Sous les drapeaux qu'une civique armée
 Rougit bientôt d'un baptême de sang,
 Il combattit, non pour la renommée,
 Mais pour punir l'étranger menaçant.
 Des grenadiers d'une armée immortelle
 La France en chœur le nomma le premier;
 Prends, ô mon fils, ce héros pour modèle,
 Et comme lui, meurs simple grenadier.

Avec la paix il vint dans sa chaumière
 De l'amitié partager le banquet ¹;
 Mais pour laisser un fils à son vieux père
 Latour d'Auvergne a repris le mousquet.
 Comme ses jours sa mort fut noble et belle,
 Il expira sur un sanglant laurier.
 Prends, ô mon fils, ce héros pour modèle,
 Et comme lui, meurs simple grenadier.

¹ Latour d'Auvergne se retira en Bretagne auprès de son ami M. Le Bruyant, savant antiquaire, qui s'est occupé, ainsi que le *premier grenadier de France*, des antiquités celtiques de son pays. Le fils aîné du premier, chargé d'une nombreuse famille, ayant été réclamé pour la réquisition, Latour d'Auvergne partit à sa place, et tomba sous le fer d'un houlau.

Depuis ce jour de funèbre mémoire
Latour d'Auvergne à l'appel fut porté;
Au champ d'honneur il repose avec gloire,
Disait tout bas un brave contristé.
A ce devoir si la France infidèle
N'entendit plus son nom se publier,
Prends, ô mon fils, ce héros pour modèle,
Et comme lui, meurs simple grenadier.

NOTRE DERNIER JOUR PEUT-ÊTRE.

AIR : Pour un soldat qui n'en a pas l'usage.
(Vaudeville de Michel et Christine.)

DANS cette vie hélas ! trop fugitive ,
Qui nous assure un lendemain ?
Sous la couronne du convive
Souvent la mort glisse la main.
Eh ! savons-nous si dans ce lieu champêtre
Le lierre au front nous pourrons revenir ?
C'est notre dernier jour peut-être,
Qu'il soit tout entier au plaisir !

De ce beau fruit à la couleur vermeille
J'admire l'éclat passager ;
Mais préparez votre corbeille ,
Un ver s'apprête à le ronger :
Ainsi la vie est prompte à disparaître ,
Quand nous voulons la laisser trop mûrir ;
C'est notre dernier jour peut-être ,
Qu'il soit tout entier au plaisir !

Resplendissant comme un vaste incendie ,
Le beau soleil de ce matin
Sous les saules de la prairie
Par degrés s'efface et s'éteint :

Il meurt aussi pour ne jamais renaître
Le frêle arbuste oublié du zéphir.

C'est notre dernier jour peut-être,
Qu'il soit tout entier au plaisir !

Le verre en main descendons dans la cave
Où dès long-temps amoncelés ,
Dorment le Sauterne et le Grave
Près du Champagne aux flots perlés !

Enivrons-nous sans chercher à connaître
De vains secrets cachés dans l'avenir.

C'est notre dernier jour peut-être,
Qu'il soit tout entier au plaisir !

Du peu d'instans que le sort nous dérobe ,
Ne jouissons pas à demi ;
Savons-nous même si ce globe
Sur son axe est bien affermi ?

Mais en voyant l'aurore reparaitre,
Chaque matin chantons , pour mieux jouir :
C'est notre dernier jour peut-être,
Qu'il soit tout entier au plaisir !

LE ROI CHASSEUR.

Air : du Roi d'Yvetot.

IL était un roi d'Albion
Qui toujours en haleine,
Allait battant comme un lion
La montagne et la plaine.
Lorsque tout reposait encor,
Trente piqueurs sonnaient d'accord
Du cor ;
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! quel bon chasseur c'était là ,
La la !

Avant l'aurore accompagné
D'un bruyant équipage,
Il traversait Londres indigné
D'our un tel tapage ;
Et les vilains saisis d'effroi
Fuyaient devant le palefroi
Du roi ;
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! quel bon chasseur c'était là ,
La la !

A courre un cerf à travers champs
Cependant qu'il s'échine,

Ses ministres, vrais chiens couchans,
S'engraissent de rapine :
De la charte, en plein parlement
Ils rédigent le testament
Gaîment :
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! quel bon chasseur c'était là,
La la !

Enfin la meute au fond du bois
A vu pleurer la bête,
Et l'Anglais s'écrie aux abois :
Notre roi perd la tête.
Quoi ! la Bretagne meurt de faim
Et sa majesté court le daim.
Goddem !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! quel bon chasseur c'était là,
La la !

John Bull, sous ce règne oppresseur,
Réduit à la besace,
Un jour à ce fameux chasseur
S'en vint donner la chasse.
Aux lapins ce roi si fatal
Alla mourir à l'hôpital
Royal !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Ah ! quel bon chasseur c'était là,
La la !

CHARLES IX.

AIR : ô Mont Saint-Jean, nouvelles Thermopyles.

Au sein d'une nuit accablante,
Daus la demeure de nos rois,
Gisait sur sa couche brûlante
Un prince du sang des Valois.
Vainement une cour perfide
Lui promet la fin de ses maux,
Vain espoir ! sa bouche livide
Peut à peine *exhaler ces mots* : (bis.)

Un Dieu vengeur a déchiré mes veines,
Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?
Est-ce le sang de mes sujets
Qui de ses flots inonde mon palais ?

Échappés des sombres royaumes ,
Éloignez-vous d'un lit royal,
Spectres hideux, tristes fantômes,
Rentrez au séjour infernal.
Entendez-vous l'airain qui sonne
Pour apaiser le Roi des rois ?
S'il pardonnait ! — Ah ! je frissonne !
C'est la cloche de l'Auxerrois !

Un dieu vengeur a déchiré mes veines ,
 Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?
 Est-ce le sang de mes sujets
 Qui de ses flots inonde mon palais ?

Je te revois, nuit exécrationnelle,
 Nuit funeste à tant de Français !
 Coligny tombe... misérable !
 La veille encor je l'embrassais !
 J'ai vu son ombre menaçante
 M'arracher un sceptre abhorré,
 Et j'ai senti sa main pesante
 Presser mon front décoloré.

Un Dieu vengeur a déchiré mes veines ;
 Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?
 Est-ce le sang de mes sujets
 Qui de ses flots inonde mon palais ?

Le jour luit... sa clarté révèle
 Les forfaits, ouvrage des cours ;
 Dans le Louvre le sang ruisselle ,
 De la Seine il trouble le cours !
 Fuyez, victimes qu'on abuse :
 Caché derrière ces vitraux ,
 Votre roi tient son arquebuse ,
 Votre roi se mêle aux bourreaux !

Un Dieu vengeur a déchiré mes veines ;
 Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?
 Est-ce le sang de mes sujets
 Qui de ses flots inonde mon palais ?

D'un Dieu clément cruels ministres !

Sortis de ce palais fatal,

J'entends encor vos cris sinistres

Du meurtre donner le signal.

Puisse d'un remords salutaire

Ma mort effrayer les pervers !

Adieu, Lorraine... adieu, ma mère,

Je vais vous attendre aux enfers.

Un Dieu vengeur a déchiré mes veines ;

Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?

Est-ce le sang de mes sujets

Qui de ses flots inonde mon palais ?

Ainsi meurt un prince facile,

Corrompu par de vils flatteurs :

Catherine, toujours tranquille,

S'éloigne avec ses serviteurs.

Près de la dépouille récente

Veille seul un jeune orphelin,

Et parfois sa bouche innocente

Redit ce funèbre refrain :

Un Dieu vengeur a déchiré tes veines ;

Du sang des Huguenots sont-elles encor pleines ?

Oui, c'est le sang de tes sujets

Qui de ses flots inonde ton palais !

LE DÉLIRE BACHIQUE.

AIR : Je commence à m'apercevoir
Qu'il en est d'la musique.

AMIS, j'en conviens entre nous,
Je suis plein comme une outre :
Allez vous.....

Buveurs méchants, mangeurs jaloux,
Chez nous bannie
L'économie,

Du genre humain fut toujours l'ennemie.
Pour les gourmands et les gourmets
La terre aura toujours des mets,
Et les bons vins ne tariront jamais.

Que du globe qui roule
La machine s'écroule, } (b.)
Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

Dans mes entrailles le Bordeaux
Fait la guerre à l'Espagne;
Recourons au Champagne,
Pour apaiser ces fiers rivaux.

Versez-moi vite
Des vins d'élite!

A table, amis, je suis cosmopolite!

Que j'aime à voir en bataillon
 Le Rhin avec le Roussillon,
 Et le vieux Grec auprès du Cotillon!

Que du globe qui roule
 La machine s'écroule, } (b.)
 Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

Exempt d'impôt et de loyer,
 Je mange et bois sans gêne,
 Et comme Diogène
 J'ai vendu tout mon mobilier.

De ma vaisselle,
 Qu'un juif recèle,
 J'ai seulement conservé mon écuelle;
 Dans un festin quand je l'emplis
 Après de Rose ou de Philis,
 Je vois sous moi jusqu'au trône des lys.

Que du globe qui roule
 La machine s'écroule, } (b.)
 Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

Humains, reconnaissez l'abus
 De vos sottes batailles;
 Échangez des futailles
 Au lieu de boulets et d'obus.

Que le commerce
 Les mette en perce :

Vous le savez, quand le vin nous renverse,
 Plus joyeux nous nous ramassons,
 Et puis l'ivresse et les chansons
 Font qu'au dessert tous nous nous embrassons.

Que du globe qui roule
 La machine s'écroule,
 Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

} (b.)

Que le bouchon et le goulot
 Soient toujours en divorce :
 Plus le vin a de force,
 Moins il faut l'affaiblir par l'eau.
 Que l'onde arrose
 L'œillet, la rose,
 L'homme ici-bas a besoin d'autre chose.
 En dépit d'un fade écrivain,
 C'est pour lui seul que le bon vin
 S'ambre et mûrit sous le pampre divin.

Que du globe qui roule
 La machine s'écroule,
 Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

} (b.)

Amis, ces coteaux odorans,
 Orgueil de la Limagne,
 Jadis dans la campagne
 Vomissaient des feux dévorans.
 Mais sur la lave,
 Féconde esclave,
 Le vigneron vient enrichir sa cave
 Ainsi des ans bravant le cours,
 Bacchus ramènera toujours
 Avec le vin les folâtres amours.

Que du globe qui roule
 La machine s'écroule,
 Pour moi, j'en ris tant que le tonneau coule.

} (b.)

L'INGÉNUË.

AIR : Tout ça passe , tout ça passe.

Vous qui savez tout , dit-on ,
Écoutez-moi , bonne vieille ,
Et prenez cette bouteille
Du meilleur de ce canton.
Dans je ne sais quel mystère
Ma prudence est en défaut :
Dites , dites , bonne mère ,
Dites-moi ce qu'il me faut. (bis.)

La veille de la saint-Jean ,
Jour de ma seizième année ,
J'allai dans la matinée
Chez un voisin obligeant.
C'est Lubin , sans vous déplaire ;
On peut le nommer tout haut.
Dites , dites , bonne mère ,
Dites-moi ce qu'il me faut. (bis.)

Depuis ce jour , je le sens ,
Il me manque quelque chose.
Souvent j'y pense et je n'ose
En parler à mes parens.

La nuit, où je ne dors guère,
 Ça me réveille en sursaut.
 Dites, dites, bonne mère,
 Dites-moi ce qu'il me faut. *(bis.)*

Hier je m'endormis au bain;
 La chaleur était si forte!
 Mais j'entends ouvrir la porte.
 Quoi! c'est vous, monsieur Lubin!
 Il me croit fort en colère,
 Et s'en va comme un nigaud.
 Dites, dites, bonne mère,
 Dites-moi ce qu'il me faut. *(bis.)*

Ce qu'il vous faut, mon enfant,
 Répondit la bonne vieille,
 La nature le conseille,
 Mais le bon Dieu le défend;
 A moins que chez le vicaire,
 Tous deux vous n'alliez plutôt.
 — Grand merci, ma bonne mère,
 Je vais faire, je vais faire,
 Je vais faire ce qu'il faut. *(bis.)*

BOLIVAR A LIMA.

(Mai 1825.)

AIR : La victoire en chantant , etc.

Le soleil se levait sur les riches campagnes
Où dort la cendre des Incas ;
Et le grand Bolivar, du sommet des montagnes,
Ramenait ses braves soldats.
Tout un peuple, éclatant d'ivresse,
Allait au-devant du vainqueur,
Et chantait dans son allégresse :
Gloire ! gloire au libérateur.

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones	} (b.)
Portez ici vos pas errans ;	
De l'Orénoque aux Amazones	
Vous ne verrez plus de tyrans.	

Du Pérou délivré les couleurs éclatantes,
Partout s'unissent en festons
Aux citronniers fleuris, aux écharpes flottantes
Qui décorent tous les balcons.
La vierge soupire étonnée,
A l'aspect de tant de héros,

Et d'un glorieux hyménée
Entrevoyt déjà les flambeaux.

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones
Portez ici vos pas errans ;
De l'Orénoque aux Amazones
Vous ne verrez plus de tyrans.

} (b.)

Quel triomphe plus grand nous rappelle l'histoire ?

Lima , contemple ces guerriers
Qui de poudre couverts et rayonnant de gloire ,
Pressent les flancs de leurs coursiers.
En vain déposant tout insigne
Leur chef se dérobe aux regards :
La mère à ses fils le désigne ;
C'est lui, répètent les vieillards.

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones
Portez ici vos pas errans :
De l'Orénoque aux Amazones
Vous ne verrez plus de tyrans.

} (b.)

Sous un arc triomphal le cortége s'arrête ;
Bolivar dit aux magistrats :

« Ces guerriers ont vaincu. Par vous mis à leur tête,
Je n'ai fait que guider leurs bras ;
Mais , toujours propice au courage ,
Le ciel a béni nos travaux.
N'en demandez pas davantage ,
Citoyens , voici les faisceaux.

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones	} (b.)
Portez ici vos pas errans ;	
De l'Orénoque aux Amazones	
Vous ne verrez plus de tyrans.	

Les derniers Castillans ont déposé les armes :
Qui pourrait troubler nos destins ?
C'est en vain que sur nous quelques rois en alarmes
Font gronder leurs foudres lointains.
Entre nos droits et leur puissance ,
Notre force et leur vétusté ,
Dieu met un intervalle immense :
L'océan et la liberté.

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones	} (b.)
Portez ici vos pas errans ;	
De l'Orénoque aux Amazones	
Vous ne verrez plus de tyrans.	

Ainsi dit le héros , et déployant son glaive :
« Amis , jurons à haute voix
De ne jamais souffrir qu'un despote s'élève
Sur l'hécatombe de nos lois. »
Soudain tout le peuple s'écrie :
Anathème à l'usurpateur !
Gloire au héros de Colombie ,
Gloire , gloire au libérateur !

CHOEUR.

Opprimés de toutes les zones
Portez ici vos pas errans;
De l'Orénoque aux Amazones
Vous ne verrez plus de tyrans.

} (b.)

LA COURTISANE.

AIR : Des Comédiens.

Dors ! jeune Emma , de ta blanche paupière
Que les longs cils voilent tes yeux si beaux !
Dors au reflet d'une pâle lumière ,
Moi , j'attendrai le jour sous tes rideaux.

Dans ce boudoir quelle richesse éclate ,
Sans les confondre , unissant leurs couleurs ,
La gaze et l'or , le lin et l'écarlate
Pendent ornés de festons et de fleurs.

Emprisonné sous un globe fragile ,
Ici , l'Amour montre d'un doigt chagrin
L'heure qui fuit , grâce au vieillard agile
Dont le marteau retentit sur l'airain.

Voici Vénus , non la Vénus pudique
Qui cherche l'ombre et sourit à l'Hymen ,
Mais de Paphos la déesse lubrique
Que l'on aborde une offrande à la main.

Riche d'attraits , long-temps sûre de plaire ,
A son autel peux-tu sacrifier !
Rougis , Emma , d'implorer un salaire
Pour des faveurs que l'or ne peut payer.

Eh ! que me font ce luxe qu'on admire,
 Tes beaux tapis, tes vases précieux,
 Tes diamans, ton moelleux cachemire ?
 Le bavolet, jadis te paraît mieux.

Il t'en souvient, sous l'ormeau du village,
 Alors qu'avril ramenait le printemps,
 Tous les garçons, épiant ton passage,
 Faisaient pleuvoir les fleurs et les rubans !

Dors ! jeune Emma, de ta blanche paupière
 Que les longs cils voilent tes yeux si beaux !
 Dors au reflet d'une pâle lumière ;
 Moi, j'attendrai le jour sous tes rideaux.

Dans cet essaim de folâtre jeunesse,
 Ton cœur novice avait choisi Julien ;
 Il était beau, jeune, bouillant d'ivresse,
 Tout s'apprêtait pour le plus doux lien.

Pour un seigneur, amoureux de tes charmes,
 Au désespoir ton orgueil le livra ;
 Lorsque ses nuits s'écoulaient dans les larmes,
 Ton char brillant volait à l'opéra.

L'amour trompé punit ta perfidie,
 Et par degrés bientôt t'avilissant,
 Tu vins un jour, courtisane enhardie,
 Solliciter les désirs du passant.

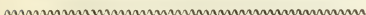
Combien, dis-moi, t'ont coûté de caresses
 Les vains produits de la mode et de l'art ?

Combien de fois l'or de tes longues tresses
A-t-il tremblé dans la main d'un vieillard ?

De nos Lais tu marches la plus belle,
Mais tu n'as plus de plaisirs innocens ;
La volupté fuit ta couche infidelle ,
A peine, hélas ! s'il te reste des sens !

Parfois pourtant une pensée amère
Te montre encor le clocher du hameau ,
Le lit de serge où ta plaintive mère
En expirant a maudit ton berceau.

Dors, jeune Emma, de ta blanche paupière
Que les longs cils voilent tes yeux si beaux !
Dors, quand du jour renaîtra la lumière,
Tu veilleras seule sous ces rideaux.



LE FOSSOYEUR.

AIR nouveau , fait pour le bon vieillard de Béranger.

Joyeux garçons, pourquoi fuir mon visage ?
Je ne veux point vous causer de frayeur ;
Rassurez-vous, mes amis, à votre âge
On ne doit point craindre le fossoyeur.
Pour vous la vie entr'ouvre sa carrière,
Mais, quoique vieux, exempt de tout regret,
Si le matin me trouve au cimetière,
Souvent, le soir, je chante au cabaret. (*bis.*)

Enfant, vieillard, riche ou gueux, tout succombe;
 Vers le tombeau nous marchons chaque jour,
 Et je me dis, en creusant une tombe,
 Demain, peut-être, arrivera mon tour.
 Mais d'un vin frais quand je me désaltère,
 De l'avenir l'image disparaît.
 Si le matin me trouve au cimetière, etc.

Des vains débris de l'humaine dépouille
 L'aspect glacé ne m'a point endurci;
 Vous qui craignez que mon regard vous souille,
 Sur des tombeaux vous dansez bien aussi :
 De vos aïeux où dormait la poussière,
 Entendez-vous les sons du galoubet?
 Si le matin me trouve au cimetière, etc.

Combien de fois, sous ces ifs vénérables,
 J'ai vu des fils, des épouses, des sœurs!
 Tous, disaient-ils, étaient inconsolables,
 Tous apportaient des larmes et des fleurs.
 Bientôt après, la tombe solitaire,
 Malgré mes soins de ronces se couvrait.
 Si le matin me trouve au cimetière, etc.

Ne croyez pas aux douleurs éternelles,
 Il n'en est point sur ce globe léger;
 Comme le bien le malheur a des ailes,
 Mais loin de vous puisse-t-il voltiger!
 Adieu, je sens se fermer ma paupière;
 Si vous voulez apprendre mon secret,
 Demain matin venez au cimetière,
 Demain le soir venez au cabaret.

(bis.)

LE ROITELET.

AIR : De la république.

PARMI les chantres du bocage,
O toi le moins favorisé,
D'un titre, enfant de l'esclavage,
Dis-moi donc qui t'a baptisé? (bis.)
Ta majesté qu'une feuille recouvre,
Du chasseur brave le canon,
Mais tu n'as point de gardes ni de Louvre.
Pauvre oiselet, tu n'es roi que de nom!

Né sous un bouquet de pervenche,
L'aube sourit le premier jour
Où tu volas de branche en branche,
Bénissant le ciel et l'amour. (bis.)
Mais des oiseaux la troupe rassemblée
- N'applaudit point à ta chanson;
Libre et joyeux, chacun prit sa volée.
Pauvre oiselet, tu n'es roi que de nom!

N'accuse point la Providence
Qui t'a fait naître si petit;
Souvent tu trouves l'abondance
Lorsque là haut l'aigle pâtit; (bis.)

Et quand l'hiver des plaines blanchissantes
 A flétri le dernier gazon,
 Mourant de froid, tu souffres, mais tu chantes.
 Pauvre oiselet, tu n'es roi que de nom?

Peut-être que du rang suprême
 Quelque flatteur t'aura parlé;
 Ah! sous le faix du diadème,
 Crois-moi, plus d'un front a tremblé. (*bis.*)
 Bien plus heureux, grâce à ton aile agile,
 Tu vas de la plaine au vallon,
 Et tu t'endors sur la fleur immobile.
 Pauvre oiselet, tu n'es roi que de nom!

Près d'une compagne adorée
 Reste toujours, oiseau des champs;
 Même en une cage dorée
 Tu ne trouverais plus de chants. (*bis.*)
 Que les vautours se disputent l'empire
 De la fauvette et du pinson.
 Mais que toujours de toi l'on puisse dire :
 Pauvre oiselet, tu n'es roi que de nom!

L'ERMITE.

AIR à faire.

HOLA, qui frappe? — un noble paladin
Qui, sur la route assailli par l'orage,
S'en va mourir de fatigue et de faim,
Si vous n'ouvrez votre ermitage.
Sous votre toit hospitalier
Lui refuserez-vous un gîte?
— Vous serez mal chez un ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

A ce foyer allumé par bonheur,
De votre corps ranimez la faiblesse.
Vous avez faim, mais hélas! monseigneur,
Que puis-je offrir à votre altesse?
Un pauvre hère à son foyer
N'eut jamais ni pot ni marmite.
On soupe mal chez un ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

Un pain grossier est mon seul aliment;
Mais d'un grand saint hier c'était la fête;
Pour la chômer j'ai fait pieusement
Cuire la moitié de ma quête.

C'est trop peu pour un chevalier
De ce rang et de ce mérite;
Mais vous êtes chez un ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

Au même instant sur le noyer poli
L'homme de Dieu pose un coq de bruyère,
Un pâté froid à moitié démoli,
Puis une truite encore entière.
—Peste! dit le noble guerrier,
Quel festin pour un cénobite!
—Vous vous moquez d'un pauvre ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

—Non, par ma foi; tous ces mets sont exquis;
Je m'y connais; mais, dites-moi, mon père,
Quand vous fêtez les saints du paradis
Ne buvez-vous qu'une onde claire?
—De posséder certain cellier
Qu'en ce jour je me félicite!
Mais c'est du vin pour un ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

L'ermitte appelle; et, tenant un flacon,
Soudain paraît la gentille Gertrude.

—Eh quoi! mon père, un pareil compagnon
Embellit votre solitude?
—Ah! je sens bien qu'un bachelier
Lui trouverait peu de mérite.
Mais c'est assez pour un ermite;
Excusez-moi, beau chevalier.

LES GIRONDINS.

AIR : Bayard est mort.

CAPTIFS aux rives de la Seine ,
Les Girondins, nobles proscrits ,
Allégeaient le poids de leurs chaînes ,
En redisant des airs chéris.

« Dans un cachot le malheur nous rassemble ;
Mais il ne pourra nous flétrir.
Courage , amis , nous sortirons ensemble ;
Sachons mourir. (bis.)

Nous avons vécu peu d'années ;
Mais si leur cours fut toujours plein ,
Eh ! qu'importe à nos destinés ?
Nous n'aurons pas eu de déclin.
Devant la mort la vieillesse débile
N'ose s'arrêter sans pâlir :
Mais au printemps le courage est facile :
Sachons mourir. (bis.)

A nos épouses , à nos mères
Hâtons-nous de donner des pleurs.
Bientôt à d'infâmes sicaires
Il faudra cacher nos douleurs.

Mais la vertu, qui triomphe du glaive,
Nous assure un long avenir.

Au Panthéon l'échafaud nous élève :

Sachons mourir. *(bis.)*

Égaré par la calomnie,
Tu méconnaiss tes défenseurs,
Peuple, en chassant la tyrannie,
N'as-tu que changé d'opresseurs?

A ton bonheur s'il faut une hécatombe,

Nous sommes fiers de te l'offrir;

Sur l'étranger que notre sang retombe :

Sachons mourir. *(bis.)*

La liberté fut notre idole;

Eh ! qui pourrait ne pas l'aimer?

En son nom lorsqu'on nous immole,

Gardons-nous de la blasphémer.

Du haut des cieux, sur sa tige immortelle

Puissions-nous la voir refleurir !

Nos derniers vœux du moins seront pour elle :

Sachons mourir. *(bis.)*

Plaignons une patrie ingrate.

Pour nous, conviés par Caton,

Ce soir au banquet de Socrate

Nous prendrons place avec Platon.

Que nos neveux, par un dernier exemple,

De nous apprennent à souffrir.

Le licteur vient, le peuple nous contemple :

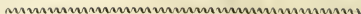
Sachons mourir. *(bis.)*

(169)

Ainsi sur ma lyre pieuse
Évoquant de beaux souvenirs,
Je chante à la France oublieuse
Et ses héros et ses martyrs.

A leurs vertus rendons un juste hommage ;

Et si jamais il faut choisir
Entre l'opprobre et leur noble héritage :
Sachons mourir. *(bis.)*



LE FOU DU ROI.

Le bon roi Dagobert
Un jour sur la place Maubert,
Aux badauds tout surpris
Tint ce discours la veille appris :
J'arrive de Rheims
Huilé jusqu'aux reins;
Peuple, rends honneur
A l'oint du seigneur.
— Bon ! dit le fou du roi,
Sur lui comptez comme sur moi.

Devant mes chanceliers,
Mes barons et mes chevaliers,
D'être un roi paternel
J'ai fait le serment solennel;
Ce serment sacré
Je l'observerai.
J'en prends au besoin
Le ciel à témoin.
— Bon ! dit le fou du roi,
Sur lui comptez comme sur moi.

Vilains, libres d'impôts,
Soignez vos bleds et vos troupeaux.

Mes gens, ni l'étranger
 Ne viendront plus les ravager.
 Sous d'égales lois,
 Le Franc, le Gaulois,
 Par un libre accord
 Vivront sans discord.
 — Bon ! dit le fou du roi,
 Sur lui comptez comme sur moi.

Prélats, vêtus de lin
 Ne dépouillez pas l'orphelin,
 Et vous mes aumôniers,
 Faites l'aumône aux prisonniers.
 Moines si pieux,
 Bons religieux,
 N'agrandissez plus
 Des biens superflus.
 — Bon ! dit le fou du roi,
 Sur lui comptez comme sur moi.

Éloi, mon chambellan
 N'éconduis jamais le talent.
 A l'ignorant titré
 Je préfère un bourgeois lettré.
 Que tous mes féaux,
 Baillis, sénéchaux
 Jugent sans délais
 Seigneurs et varlets.
 — Bon ! dit le fou du roi,
 Sur lui comptez comme sur moi.

Vivat ! s'écrie alors
Le peuple exhalant ses transports.
Répétons de concert :
Vive notre roi Dagobert !
Qu'il vive long-temps ,
Et que dans cent ans
Son nom rajeuni
Soit encor béni !
— Bon ! dit le fou du roi,
Ces badauds sont plus fous que moi.

LE MOINE,

OU LA TENTATION.

AIR : Des comédiens ,

Ou d'Octavie.

DISPARAISSEZ, voluptueux fantômes,
Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu !
Gardiens ailés des célestes royaumes ,
Prenez pitié d'un serviteur de Dieu !

Quand la nuit sombre obscurcit ces murailles
Où j'abdiquai mes sens et ma raison ,
Pour apaiser le feu de mes entrailles
J'appelle en vain l'appui de l'oraison.

Sur mon grabat, entouré de cilices,
Je forme en vain de saintes volontés,
Satan vainqueur, de profanes délices
Poursuit toujours mes yeux épouvantés.

Sous les arceaux de ce cloître gothique
Je vois errer des spectres ravissans ;
Leur front est pur, leur sourire angélique ,
Et le poison entre par tous mes sens.

N'êtes-vous point ces nymphes bocageres
 Que les païens adoraient autrefois ?
 Ou , sous les plis de tuniques légères ,
 Filles du ciel, est-ce vous que je vois ?

Ange ou démon , toi dont la chevelure
 D'un cou d'ivoire ombrage le contour,
 Viens , laisse-moi dénouer ta ceinture,
 Viens , plongeons-nous dans des torrens d'amour.

Mais de la croix le signe salutaire
 A dissipé ces enfans de l'erreur,
 Et , le front pâle, appuyé contre terre,
 Je tremble encor de désir et d'horreur.

Disparaissez, voluptueux fantômes,
 Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu !
 Gardiens ailés des célestes royaumes,
 Prenez pitié d'un serviteur de Dieu !

Je t'appartiens, Dieu cruel ! sois mon maître !
 J'immolerai mes désirs renaissans :
 Je l'ai promis.... mais , devais-je promettre ,
 D'anéantir tes plus riches présens ?

Le désespoir s'empare de mon âme.
 Eh quoi ! jamais , de peur d'un Dieu jaloux ,
 Je n'obtiendrai des lèvres d'une femme
 Les noms si chers et de père et d'époux !

Le plaisir seul conserve ton ouvrage,
 Dieu créateur, et jusque sur nos tours

Un nid étroit, respecté par l'orage,
De la colombe abrite les amours.

Dompte, seigneur, dompte ma chair rebelle ;
La discipline a beau fouetter ce flanc :
Sous les anneaux de sa chaîne cruelle,
L'amour encor fait bouillonner mon sang.

De veine en veine il pétille, il me brûle !
Si pour goûter un instant de fraîcheur,
A la lueur du naissant crépuscule,
J'allais prier la mère du pécheur ?

Que dis-je, hélas !... elle est femme... elle est belle ;
En contemplant ces traits doux et charmans ,
J'oserais tout ; ma flamme criminelle
La souillerait d'affreux embrassemens.

Tombe sur moi , tombe plutôt la foudre !
Que sous mes pas s'ouvre l'enfer vengeur !
Je suis damné.... Ciel, pourrais-tu m'absoudre ?
Le sacrilège habite dans mon cœur.

Disparaissez , voluptueux fantômes,
Qui m'assiégez jusque dans le saint lieu !
Gardiens ailés des célestes royaumes,
Prenez pitié d'un serviteur de Dieu !

LA BARQUE DE L'HYMEN.

Couplets chantés à la noce de mon ami F...s S*** et de
M^{lle} Euphrasie ***.

AIR : d'Anacréon.

QUEL est l'esquif à la voile arrondie
Qui sur les flots trace un premier sillon ?
De Frédéric et d'Euphrasie
Je vois le chiffre orner le pavillon.
Nochers prudens, vers de lointains rivages
N'essayez point d'essayer votre essor ;
Et si l'Amour est fécond en naufrages ,
N'oubliez pas que l'Hymen est un port.

Au gouvernail la Sagesse préside,
Mais auprès d'elle accourent les Plaisirs,
Et la Constance qui les guide
Sommeille en paix sur la foi des zéphirs.
L'onde est tranquille et le ciel sans nuages ;
Point d'aquilon qui gronde sur ce bord.
Ah ! si l'Amour est fécond en naufrages ,
N'oubliez pas que l'Hymen est un port.

De jeter l'ancre il sera nécessaire,
Pour échapper aux ruses des forbans ;
Car nuit et jour plus d'un corsaire
Vint écumer ces parages charmans.

La pleine mer du fruit de leurs pillages
 A trop souvent vu grossir leur trésor ;
 Mais si l'Amour est fécond en naufrages ,
 N'oubliez pas que l'Hymen est un port.

Pour mieux encor assurer le navire ,
 Bientôt viendront de petits matelots

Dont les accens et le sourire
 Apaiseront le tumulte des flots :
 Époux chéris, quels fortunés présages !
 Ne craignez plus les caprices du sort ,
 Car si l'Amour est fécond en naufrages ,
 N'oubliez pas que l'Hymen est un port.

Nous, qui des flots lancés par la tempête
 Sentons encor nos vêtemens mouillés,

Quand vient l'instant de la retraite,
 Virons de bord sagement effrayés ;
 Par le péril du moins rendus plus sages ,
 Reposons-nous dans un chaste transport ,
 Et pour toujours à l'abri des naufrages ,
 N'oublions pas que l'Hymen est un port.

~~~~~

## L'ANGE ET NOS PREMIERS PARENS.

AIR à faire.

APRÈS leur cruel châtiment,  
 Errans dans une nuit profonde ,  
 Les premiers habitans du monde  
 Se lamentaient amèrement ,  
 Lorsqu'avec l'aube, éblouissant de gloire,  
 Parut un messager des cieux ,  
 Qui fit ouïr ce chant mélodieux ,  
 Sur sa harpe d'or et d'ivoire :  
 « Si l'Éternel vous a punis ,  
 Vos pleurs ont éteint son tonnerre ;  
 Consolez-vous , pauvres bannis ,  
 Vous serez heureux sur la terre.

» Oubliez le céleste Eden ,  
 Où coula votre heureuse enfance ,  
 Dieu , qui pardonne après l'offense ,  
 Vous donne un monde pour jardin.  
 Fruit du travail que ma voix vous annonce ,  
 L'épi couvrira vos guérets ,  
 Et l'olivier, le myrte et l'aloës  
 Fleuriront où rampe la ronce !  
 Si l'Éternel vous a punis ,  
 Vos pleurs ont éteint son tonnerre ,

Consolez-vous, pauvres bannis,  
Vous serez heureux sur la terre.

» Adam, vois-tu ces deux ormeaux,  
Qu'enlace une souple liane,  
Pour te construire une cabane  
Apprends à plier leurs rameaux :

Quand tu viendras le soir de la campagne,  
Harassé des travaux du jour,  
Devant le seuil, attendant ton retour,  
Tu verras de loin ta compagne.  
Si l'Éternel vous a punis,  
Vos pleurs ont éteint son tonnerre;  
Consolez-vous, pauvres bannis,  
Vous serez heureux sur la terre!

» Les fruits cueillis par votre main  
Seront plus doux à votre bouche,  
Et puis sur une même couche  
Vous goûterez un chaste hymen!

En gémissant, Ève, tu seras mère,  
Ainsi les cieux l'ont ordonné,  
Mais le souris de ton fils nouveau-né  
De tes douleurs te rendra fière.  
Si l'Éternel vous a punis,  
Vos pleurs ont éteint son tonnerre;  
Consolez-vous, pauvres bannis,  
Vous serez heureux sur la terre.

» Sous les ailes de l'Éternel  
Croîtra votre jeune famille,

Comme on voit grandir la charmille  
 Autour de l'arbre paternel.  
 De rejetons pleins de force et de grâce,  
 Votre déclin se parera,  
 Et lorsqu'à lui Dieu vous rappellera,  
 Vous revivrez dans votre race.  
 Si l'Éternel vous a punis,  
 Vos pleurs ont éteint son tonnerre;  
 Consolez-vous, pauvres bannis,  
 Vous serez heureux sur la terre!

» Un jour vos fils industrieux  
 Des monts aplaniront les cimes;  
 Ils sonderont les noirs abîmes,  
 Comme ils mesureront les cieux;  
 Mais, plus heureux, dans ces jours de merveilles,  
 Ceux qui, préférant vos travaux,  
 Vivront en paix du lait de leurs troupeaux  
 Et du nectar de leurs abeilles.  
 Si l'Éternel vous a punis,  
 Vos pleurs ont éteint son tonnerre;  
 Consolez-vous, pauvres bannis,  
 Vous serez heureux sur la terre. »

Là s'arrêta le chantre ailé;  
 En l'écoutant, les deux coupables  
 D'aimer se sentirent capables,  
 Et le couple fut consolé.  
 D'Archange alors, pareil au météore,  
 Disparut à leurs yeux ravis,

( 181 )

Fais près d'entrer aux célestes parvis,  
Sa harpe murmurait encore :  
« Si l'éternel vous a punis,  
Vos pleurs ont éteint son tonnerre ;  
Consolez-vous, pauvres bannis,  
Vous serez heureux sur la terre ! »

---

MA TANTE URLURETTE.

Air connu.

Mon oncle était un luron  
Qui se nommait Urluron ;  
Ma tante, bonne et proprette,  
    Urlurette,           *(bis.)*  
Ma tante Urlurette.

Urlurette, avait, dit-on,  
A seize ans le meilleur ton  
Pour une simple grisette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Sur un minois chiffonné  
Elle avait un petit nez,  
Grands yeux noirs, taille parfaite,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Souliers blancs et jupon court,  
Voyez-la, comme elle court  
Pour danser à la guinguette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Plus d'un grand la courtisa,  
Mais simple elle refusa  
Bijoux, carrosse, toilette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Sage de peur d'accident,  
Elle riait cependant  
Quand on lui contait fleurette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Logcant au même palier,  
Mon oncle, franc du collier,  
Souvent rencontrait seulette  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

L'amour, ce fripon d'enfant  
Qui veut ce qu'on lui défend,  
Chiffonna ta collerette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Ayant bu deux doigts de vin,  
Bref, un soir elle devint  
Sur une pauvre couchette  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Ah ! combien elle rougit  
Quand son corsset s'élargit.  
Plaignez hélas ! la pauvrete,  
Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Béni soit le sacrement !  
Grâce à lui se fit gaîment  
La noce après la layette,  
Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Mais l'amour est passager ;  
Mon oncle, vif et léger,  
Délaissa dans la couchette  
Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Cependant qu'au cabaret  
En buvant il se distrait,  
Elle soupire inquiète,  
Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

J'étais son petit neveu ;  
Mais à quinze ans, plein de feu,  
J'avais la jambe bien faite,  
Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

( 185 )

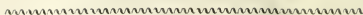
Mais de plus j'avais encor  
Ce rare et joli trésor  
Qu'on aime à prendre en cachette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Heureux de t'en faire don,  
Lui dis-je, un jour, prends-le donc,  
Diantre! si je le regrette!  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Non, je n'oublierai jamais  
Combien celle que j'aimais  
Était vive et rondelette,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Elle avait de mon amour  
Jusqu'à six preuves par jour,  
Et chacune était complète,  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.

Hélas, regrets superflus!  
Ma bonne tante n'est plus!  
Nuit et jour je te regrette  
    Urlurette,  
Ma tante Urlurette.



## LE PRINTEMPS.

AIR : Muse des bois , etc.

Tor qui long-temps à mes vœux fus rebelle ,  
Quand l'aquilon enchainait les zéphyr ,  
Viens , au printemps avec la fleur nouvelle ,  
Que ton cœur s'ouvre à d'innocens plaisirs.  
Tout refleurit : le vallon , la colline  
Parfument l'air de suaves odeurs ;  
Entends l'oiseau chanter sous l'aubépine :  
Il faut aimer dans la saison des fleurs.

Regarde au pied de ce chêne superbe  
Dont le front chauve a vaincu Jupiter ;  
Là mille amans gisent cachés sous l'herbe ,  
Nagent dans l'onde ou bruissent dans l'air.  
La plante même incline sa corolle  
Pour s'imbiber de sucg générateurs ;  
Et tout redit à cette aimable école :  
Il faut aimer dans la saison des fleurs.

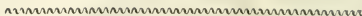
De ces ramiers vois le couple folâtre  
Se caresser sans crainte des vautours ,  
Qui dans le creux d'une roche grisâtre  
Vont célébrer leurs sauvages amours.

Le papillon, des bois à la prairie  
 Va promenant ses volages ardeurs.  
 O ma Zulmé, crois-en ta rêverie,  
 Il faut aimer dans la saison des fleurs.

Asseyons-nous sur ce trône de mousse;  
 De mes chansons qu'un baiser soit le prix.  
 Eh quoi, méchante, un baiser te courrouce!  
 Ne gronde point, ô Zulmé, je l'ai pris.  
 Mais peux-tu bien refuser à ma flamme  
 Ce court oubli de nos longues douleurs!  
 Trop tôt l'hiver viendra glacer notre âme :  
 Il faut aimer dans la saison des fleurs.

Ces frais lilas, ces ormeaux qui s'embrassent,  
 Tout semble dire : aimez à votre tour.  
 Les jours perdus jamais ne se remplacent;  
 Un seul printemps fleurit l'arbre d'amour.  
 Sur moi ton front se penche avec tendresse;  
 Mais dans tes yeux je vois naître des pleurs :  
 Pourquoi pleurer, ô ma belle maîtresse?  
 Il faut aimer dans la saison des fleurs.

---



## RIEN NE M'ÉTONNE PLUS.

Air : le luth brillant qui chanta les amours.

PAUVRES humains, en vérité je ris  
Lorsque pour rien je vous vois tout surpris ;  
Le moindre événement trouble votre cervelle ;  
De nos pantins vêtus  
Moi, j'ai vu la ficelle, (bis.)  
Rien ne m'étonne plus. (bis.)

Tel qui naguère, à Voltaire dévot ,  
Des livres saints ne croyait pas un mot ,  
De l'église aujourd'hui devient l'ardent apôtre ;  
Il dit son *angelus*  
Avec sa patenôtre :  
Rien ne m'étonne plus.

Avec horreur vous regardez ce char  
Dont l'édredon porte un ancien mouchard.  
Pourquoi vous courroucer à l'aspect de ce cuistre?  
Sans talens ni vertus  
On peut être ministre ,  
Rien ne m'étonne plus.

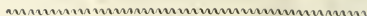
Un conquérant, illustre casse-cou  
Allait vainqueur de Madrid à Moscou ;

Sur un rocher désert vient expirer sa gloire ;  
Et ceux qu'il a vaincus  
Outragent sa mémoire.  
Rien ne m'étonne plus.

Dans le palais de nos législateurs  
Je cherche en vain d'illustres orateurs :  
La voix de Manuel est réduite au silence ,  
Tandis que Marcassus  
Péroré en son absence.  
Rien ne m'étonne plus.

Un jour peut-être , au faite des grandeurs ,  
J'aurai de l'or et des ambassadeurs :  
Par la grâce de Dieu , je régnerai , j'espère ;  
Mes sujets bien moulus  
Me nommeront leur père.  
Rien ne m'étonne plus.

---



## LES DÉBRIS.

Air : Du vaudeville des Amazones ;

*Ou* : O mes amis , prolongez d'heureux jours.

Je ne suis pas un misanthrope austère ,  
Vous le savez , mais hélas ! par malheur ,  
Ce globe étroit n'est qu'un triste parterre  
Où chaque instant voit tomber une fleur.  
Comme un zéphyr le bel âge s'envole ;  
Mais entourés de rameaux défleuris ,  
Loin d'exhaler une plainte frivole ,  
De nos beaux jours recueillons les débris.

Combien de fois , téméraires pilotes ,  
Notre vaisseau s'engloutit à Paphos !  
Quand la beauté nous traitait en ilotes ,  
Que de longs jours et de nuits sans pavots !  
Ne livrons plus à de nouveaux orages  
De notre esquif les fragiles abris ;  
La barque s'use à force de naufrages :  
Non loin du port recueillons ses débris.

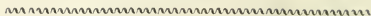
Qu'un grand seigneur , voluptueux avare ,  
De vins choisis s'enivre chaque soir ,  
Lorsqu'à sa porte on repousse Lazare  
Qui pour tout bien sollicite un pain noir.

Moins opulent, on est plus secourable.  
 N'envions pas de superbes lambris.  
 Buons gaiment, mais en quittant la table,  
 Pour l'indigent recueillons les débris.

Rousseau, Franklin, Washington et Voltaire  
 Sont descendus au rivage des morts.  
 Près de ces dieux, bienfaiteurs de la terre,  
 Le grand Byron module ses accords.  
 Ne léguons pas seulement à l'histoire  
 Tant de hauts faits et de savans écrits.  
 Tout d'un grand homme appartient à la gloire;  
 Avec respect recueillons ses débris.

Mais qu'ont produit ces généreux exemples?  
 L'âge présent est stérile en vertus.  
 Patrie, honneur, on déserte vos temples,  
 Pour s'abaisser aux autels de Plutus.  
 Pourtant au sein de la plus vile écume  
 Brillent des cœurs que l'or n'a pas flétris.  
 Ah! pour qu'un jour le flambeau se rallume,  
 Du feu sacré recueillons les débris.

---



## MA PALINODIE.

AIR : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Je l'avouïrai, dans ma folle jeunesse,  
 J'ai trop goûté les leçons de Satan;  
 Mais tôt ou tard il faut qu'on se confesse,  
 Je ne veux point mourir impénitent.  
 Ah! si jamais ma musette hardie  
 A du pouvoir allumé le courroux;  
 Ayez égard à ma palinodie;  
 Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

Enfant perdu de la philosophie,  
 Par maint brocard j'assaillis tour à tour  
 Et nos dévots à la panse bouffie,  
 Et nos Solon vôtant l'ordre du jour.  
 Mais quand ma main frappait à l'étourdie,  
 D'un noir cachot j'entrevis les verroux.  
 Ayez égard à ma palinodie;  
 Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

Pour vous servir, amis, que faut-il faire?  
 Mon encensoir pour long-temps est rempli.  
 Dois-je d'abord, adroit thuriféraire,  
 Aller frapper au palais Rivoli?

Ouvrez, ouvrez, j'encense un fier génie,  
Dont Law lui-même aurait été jaloux.  
Ayez égard à ma palinodie;  
Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

Mais courons vite au lever de Corbière!  
Cet érudit, ce Lycurgue chrétien  
D'un nouveau code ordonne la matière  
Avec Franchet et Mahmoud l'algérien.  
Législateurs de Grèce et d'Italie,  
Un bas-Breton va vous détrôner tous.  
Ayez égard à ma palinodie;  
Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

Je te salue, ô magistrat fidèle,  
Qu'ont regretté les belles de Bordeaux :  
C'est en prenant d'Aguesseau pour modèle,  
Que de Thémis ta main conquît les sceaux.  
Par tes vertus la simarre ennoblie  
De ta jaquette a recouvert les trous.  
Ayez égard à ma palinodie;  
Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

Montrouge, au loin j'aperçois ta colline,  
Mais si par moi tes murs furent honnis,  
A leur aspect aujourd'hui je m'incline,  
Grave mon nom sur tes livres bénis.  
En bon chrétien désormais je dédie  
Tous mes refrains à l'abbé Frayssinous.  
Ayez égard à ma palinodie;  
Messieurs du ventre, allons, embrassons-nous!

COUPLETS

CHANTÉS A UN SOUPER FAIT A LA BELLE  
ÉTOILE.

AIR : De la République.

Sous les berceaux de ces vertes demeures,  
Où l'égantier fleurit entre deux eaux,  
Que je me plais à prolonger les heures,  
En écoutant le chant de mille oiseaux !  
Ah ! que demain la paresseuse aurore  
Nous trouve ensemble à fouler ces gazons !

Les étoiles brillent encore,  
Buvons, mes chers amis, buvons. } (b.)

Dans ce réduit où le ciel nous protège,  
Phœbé pour nous tempère ses reflets,  
Et les rayons qui forment son cortège  
Tremblent plus doux au fond des gobelets.  
Dans le ruisseau qui baigne notre amphore,  
Mettez de plus rafraîchir deux flacons :

Les étoiles brillent encore,  
Buvons, mes chers amis, buvons.

Voici venir les derniers jours d'automne ;  
Éole emplit ses outres si bruyans ;  
Du sombre hiver le souffle monotone  
Bientôt viendra flétrir ces lieux rians.  
N'attendons pas que tout se décolore  
Pour épuiser nos vins et nos chansons.  
Les étoiles brillent encore ,  
Buvons, mes chers amis, buvons.

N'en doutez pas, le bonheur c'est l'ivresse.  
Captifs du sort, barbouillons la prison  
De ce nectar, père de l'allégresse,  
Qui de la vie agrandit l'horizon.  
Les dieux mortels que le vulgaire adore  
Ne valent point les dieux que nous servons  
Les étoiles brillent encore ,  
Buvons, mes chers amis, buvons.

Que savons-nous de l'éternel rivage ?  
O mes amis, le raisin y croit-il ?  
Y trouve-t-on femme au joli corsage ?  
Heureux croyant, je dis : ainsi soit-il !  
En attendant, je chante auprès d'Aglaure  
Tous les plaisirs qu'à l'amour nous devons  
Les étoiles brillent encore ,  
Buvons, mes chers amis, buvons.

Le front courbé qu'un courtisan succombe  
Pour reposer côte à côte des rois.

Quelques brins d'herbe orneront notre tombe;  
Pour un cercueil le marbre a trop de poids.  
Mais des côteaux le faite se colore,  
Du jour naissant seraient-ce les rayons?  
Les étoiles brillent encore,  
Buyons, mes chers amis, buyons.

HORACE.

AIR : Des Comédiens , ou : D'un tour de jardin.

« Fuis pour jamais, fuis le palais d'Octave !  
Ta muse, Horace, a besoin d'un air pur.  
Après des rois le génie est esclave ;  
Reviens, reviens aux bosquets de Tibur. »

« Des courtisans le peuple te caresse,  
En te voyant par Mécène enrichi ;  
Mais, sois-en sûr, l'orgueilleuse noblesse  
Se rit tout bas du fils de l'affranchi.

» Où tout est faux, le deuil comme la joie ,  
Que vas-tu faire , inhabile flatteur ?  
Chaque présent qu'un ministre t'envoie  
Force ton luth à devenir menteur.

» Rappelle-toi les champs de Thessalie ,  
Toi de Brutus l'ami, le compagnon !  
Devant les fils de Rome qui l'oublie  
Tu n'oses plus prononcer ce grand nom.

» Ah ! viens plutôt aux bois de Lucrétile  
De la beauté célébrer les faveurs ,  
Les doux loisirs d'un solitaire asile ,  
Et le nectar, cher au dicu des buveurs.

» Là de ta veine à plaisir fécondée  
Naissent des vers enfans d'un doux loisir,

Comme l'on voit une légère ondée  
Couvrir les champs de pourpre et de saphir !

» Là, sous l'ombrage auprès de ta Lydie,  
Bravant des cours la noire trahison,  
Tu ne crains pas qu'une autre Canidie  
Au vieux Falerne ait mêlé du poison.

« Fuis pour jamais, fuis le palais d'Octave !  
Ta muse, Horace, a besoin d'un air pur.  
Auprès des rois le génie est esclave ;  
Reviens, reviens aux bosquets de Tibur. »

» Par les accords d'une lyre savante,  
Virgile et toi vous trompez l'univers :  
Il frémirait d'horreur et d'épouvante,  
S'il connaissait l'inventeur de nos fers.

» Bien jeune encor, dans la route des crimes  
Son pied hardi jamais ne chancela ;  
Et sa vengeance, à force de victimes,  
Fit regretter Marius et Sylla.

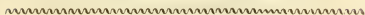
» En vain, Flaccus, ta muse complaisante  
Tait les forfaits dictés par la fureur ;  
Du triumvir vois la robe sanglante  
Sous le manteau qui pare l'Empereur.

» Avec respect la terre le contemple ;  
Sa main, dis-tu, mit un terme aux complots ;  
Mais de Janus s'il a fermé le temple,  
Celui des lois vient aussi d'être clos.

» Pour affermir son règne qui commence ,  
Ce fourbe adroit , Roscius couronné ,  
Essaïra tout , jusques à la clémence ,  
Lui , dont le cœur n'a jamais pardonné.

» Mais souviens-toi du malheureux Ovide ;  
Bien que le tigre ait paru s'assoupir ,  
N'approche pas de sa couche perfide ;  
Pour l'éveiller il ne faut qu'un soupir.

Fuis pour jamais , fuis le palais d'Octave !  
Ta muse , Horace , a besoin d'un air pur ;  
Auprès des rois le génie est esclave ;  
Reviens , reviens aux bosquets de Tibur. »



## LE RENÉGAT (1).

AIR : de la Catacoua.

( Octobre 1826. )

Amis , que vient-on de m'apprendre ?  
Le gracieux Mahmoud Second  
Sous l'uniforme serin-tendre  
Manœuvre comme un vrai dragon.

---

(1) Les journaux ont annoncé que le sultan Mahmoud avait non-seulement adopté notre tactique militaire , mais qu'il avait encore permis l'usage du vin , et aboli la circoncision , etc. , etc.

Bien plus , son humeur réjouie  
Permet de boire à l'Ottoman.

A l'Alcoran

Mon cœur se rend.

Vive la Porte et le noble sultan !

Puisqu'on boit du vin en Turquie ,  
Morbleu ! je me fais musulman !

De l'européenne tactique  
On saura bientôt les secrets ,  
Lorsqu'auprès de chaque boutique  
Stamboul aura des cabarets :  
Viendront bientôt la loterie ,  
Et les marchands et le brelan.

A l'Alcoran , etc.

D'un usage parfois funeste ,  
Plus d'un chrétien s'effarouchait ;  
A qui n'en avait pas de reste  
Souvent encor on retranchait.  
Mais quoi ! la chose est abolie ,  
En vertu du nouveau firman.

A l'Alcoran , etc.

L'Europe en vain vous nomme infâmes ,  
O vous qu'Ibrahim embaucha ;  
Il me faut de l'or et des femmes ;  
Et si je suis un jour pacha ,  
Qu'importe qu'une race impie  
Meure ou soit vendue à l'encan.

A l'Alcoran , etc.

Débarrassé du janissaire,  
Poursuis tes glorieux desseins,  
Mahmoud, choisis ton ministère,  
A l'instar de nos souverains.  
Pour peu qu'il t'en prit fantaisie,  
Nous t'enverrions notre divan.

A l'Alcoran , etc.

Si tu dépouilles les plus riches  
Pour grossir ton trésor royal,  
Épargne du mois les derviches,  
Ou crains un accident fatal :  
Contre eette gent ennemie  
Il n'est point de sûr talisman.

A l'Alcoran

Mon cœur se rend.

Vive la Porte et le noble Sultan!  
Puisqu'on boit du vin en Turquie ,  
Morbleu ! je me fais musulman !

---

LE PASTEUR DU HAMEAU.

AIR : O Mont-Saint-Jean , etc.

LE deuil habite nos chaumières ,  
Il n'est plus, ce prêtre sans fiel,  
Qui sur nos champs par ses prières  
Attirait les faveurs du ciel ;  
C'était le pasteur du village.  
Il nous avait vus naître tous ,  
Et nos fils , oubliant son âge ,  
Jouaient encor sur ses genoux ?  
Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
Quoique bien vieux , il aimait la jeunesse :  
Bons villageois , sur son tombeau  
Venez pleurer le pasteur du hameau.

Il préférerait la simple bure  
A l'éclat de riches habits ;  
Jamais il n'eut d'autre parure  
Que la toison de nos brebis.  
S'il prêchait , sa douce morale  
N'annonçait point un Dieu vengeur ;  
Et toujours sa table frugale  
Était ouverte au voyageur.  
Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
Quoique bien vieux , il aimait la jeunesse :

Bons villageois, sur son tombeau  
Venez pleurer le pasteur du hameau.

Nos enfans, qu'il savait instruire ,  
L'écoutaient sans le trouver long ;  
Car il leur apprenait à lire  
Dans les œuvres de Fénelon.  
Toujours , avant la fin du prône ,  
Il redisait à son bercail :  
Afin de vous passer d'aumône ,  
Mes enfans, aimez le travail.

Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
Quoique bien vieux , il aimait la jeunesse :  
Bons villageois, sur son tombeau  
Venez pleurer le pasteur du hameau.

Ainsi qu'une autre Providence ,  
Dans nos maux il nous assistait :  
Nous le trouvions même à la danse  
Que le dimanche il permettait.  
Mais comme il savait toutes choses ,  
Jamais dans le hameau natal ,  
L'amour ne profana les roses  
Qu'attendait le lit nuptial.

Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
Quoique bien vieux , il aimait la jeunesse :  
Bons villageois, sur son tombeau  
Venez pleurer le pasteur du hameau.

Tranquille dans les jours d'alarmes ,  
 Il ne quitta point son troupeau ,  
 Alors que la patrie en larmes  
 Levait drapeau contre drapeau.  
 Grâce à lui, jamais la vengeance  
 Ne vint empoisonner nos cœurs :  
 Il ne priait que pour la France ,  
 Les moissons et la vigne en fleurs.  
 Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
 Quoique bien vieux, il aimait la jeunesse :  
 Bons villageois, sur son tombeau  
 Venez pleurer le pasteur du hameau.

Sa vie a coulé comme l'onde  
 Qui dans ses paisibles détours  
 Purifie, abreuve et féconde  
 Jusqu'au terme où finit son cours.  
 Allons au temple du village  
 Prier Dieu que son successeur  
 Recueille avec son héritage  
 Sa tolérance et sa douceur.  
 Il secourait le pauvre en sa détresse ;  
 Quoique bien vieux, il aimait la jeunesse :  
 Bons villageois, sur son tombeau  
 Venez pleurer le pasteur du hameau.

## LES ENFANS DE LA PATRIE.

AIR : Te souviens-tu , etc.

Quoi ! vous fuyez les plaisirs de votre âge !  
 Un deuil précoce obscurcit votre front.  
 Jeunes rameaux , inclinés par l'orage ,  
 Relevez-vous ; nos mains vous soutiendront.  
 Séchez vos pleurs , la France vous en prie ;  
 Mais , toujours fiers du nom que vous portez ,  
 Souvenez-vous , enfans , que la patrie     }  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.     } (bis.)

Souvenez-vous de la sombre journée  
 Où tout un peuple escortait le cercueil  
 Qui traversa Lutèce consternée ,  
 Et que nos fils portaient avec orgueil.  
 En vous voyant , d'une voix attendrie ,  
 Les citoyens murmuraient attristés :  
 Souvenez-vous , enfans , que la patrie  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.

Conservez bien ce sabre des batailles  
 Qui porte écrit : Jemmape et Waterloo ,  
 Pour accomplir de tristes représailles  
 Jamais ce fer ne sortit du fourreau.

Il était pur comme toute sa vie,  
 Et si jamais il brille à vos côtés :  
 Souvenez-vous, enfans, que la patrie  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.

Nobles enfans, désormais la tribune  
 N'entendra plus cette éloquente voix  
 Qui consolait la gloire et l'infortune  
 Et foudroyait l'ennemi de nos droits.  
 De ses leçons que votre âme nourrie  
 Nous rende un jour ses accens redoutés !  
 Souvenez-vous, enfans, que la patrie  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.

Mais il revit, grâce à la France entière ;  
 Sous le ciseau le marbre a respiré :  
 Oui, voilà bien son attitude fière,  
 Son œil sublime et son front inspiré.  
 Rappelez-nous cette image chérie,  
 En grandissant avec nos libertés :  
 Souvenez-vous, enfans, que la patrie  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.

Pleurez, enfans, le plus tendre des pères  
 Ne viendra plus se mêler à vos jeux.  
 Par vous ses jours auraient été prospères ;  
 Votre gaité le rendait si joyeux !  
 Mais il vous reste une autre Cornélie,  
 Par qui ces mots vous seront répétés :  
 Souvenez-vous, enfans, que la patrie  
 Sur un tombeau vous a tous adoptés.

## LA SAINTE AMPOULE.

DEVANT le maître-autel de Rheims,  
 Le plus pieux des souverains  
 Veut que sur son front l'huile coule.  
 Accourez, *ménins* et prélats,  
 Mais là-haut, vous n'y songez pas,  
     Bon saint-Remy,  
     De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule !

Dans ces jours feconds en larcins,  
 Où l'on vit les niches des saints  
 Se transformer en nids de poule,  
 Avec le vrai catholicon  
 Disparut le divin flacon.  
     Bon saint-Remy,  
     De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule.

Puisque sous le roi très-chrétien  
 Chacun doit rentrer dans son bien,  
 Rhémois, ne perdez pas la boule,  
 Et pour ce trésor si vanté  
 Réclamez une indemnité.  
     Bon saint-Remy,  
     De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule.

Les miracles interceptés  
 Vont renaître de tous côtés :  
 Montrouge en a refait le moule ;  
 Et d'accord avec l'*Opéra*  
 La Grève nous convertira.

Bon Saint-Remy,  
 De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule.

Elle aspergea le grand Clovis,  
 Qui, malgré le sang de ses fils,  
 Des élus a grossi la foule.  
 Louis Onze en fut imprégné,  
 Et le bon Charles Neuf baigné.

Bon saint-Remy,  
 De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule.

Vous avez fait votre devoir,  
 Courtisans, les dons vont pleuvoir,  
 Aux regards d'un peuple qu'on foule.  
 Mais pour lui, messieurs, quel honneur !  
 Charles sera l'oint du seigneur.

Bon Saint-Rémy,  
 De tout temps notre ami,  
 Rendez aux Rhémois la sainte ampoule.

Mais, ô prodige ! un beau pigeon  
 Traverse le sacré donjon :  
 Sur le maître-autel il roucoule ;

A son aile un ruban joli  
Tient le flacon toujours rempli.  
Bon saint-Remy,  
De tout temps notre ami,  
Nous avons enfin la sainte ampoule.

~~~~~  
LE ROI EST MORT : VIVE LE ROI !

AIR : Je suis vilain et très-vilain.

Où vont avec tant de vitesse
Tous ces courtisans chapeau bas ?
Est-ce la joie ou la tristesse
Qui précipite ainsi leurs pas ?
Le monarque dont l'Angleterre
A beaux deniers nous fit l'octroi....
Il est mort.... eh bien ! qu'on l'enterre.
Le roi n'est plus : vive le roi !

En répétant cette devise,
Si chère à l'antique valeur,
Seigneurs, robins et gens d'église
Font trêve à leur feinte douleur.
Tel qui d'un long crêpe se couvre
Pour aller pleurer au convoi,
Le soir viendra sourire au Louvre :
Le roi n'est plus : vive le roi !

Ah ! pleurons le meilleur des princes,
Qui, nous prêtant son noble appui
Deux fois délivra nos provinces
De l'étranger.... venu pour lui.

A bon droit partout on le vante;
 Mais sur l'avenir point d'effroi.
 A Montrouge même l'on chante;
 Le roi n'est plus : vive le roi !

En vertu de la loi salique,
 Ainsi le veut un noble pair ¹,
 Déployez l'appareil gothique
 Du sacre du roi Dagobert.
 Voyez ces oiseaux qui du temple
 Vont frapper l'antique paroi;
 Ils sont libres à notre exemple.
 Le roi n'est plus : vive le roi !

Lorsqu'on prodigue l'eau bénite
 Au roi qu'attend le noir séjour,
 Le nouveau monarque au plus vite
 Répand l'eau bénite de cour.
 Quant à la charte héréditaire,
 Il l'observera, croyez-moi,
 Tout aussi bien que feu son frère :
 Le roi n'est plus : vive le roi !

¹ M. De Châteaubriant, dans sa brochure sur l'avènement de Charles X, a exprimé ce vœu, qui, comme on sait, a été ponctuellement exécuté.

L'ABSENCE.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

RESPECTEZ la mélancolie
Dont mon cœur aime à se nourrir,
O vous dont la jeunesse oublie
Ce que l'absence fait souffrir.
Loin de sa compagne fidèle
Jamais l'oiseau n'a folâtré;
Mais quand reviendra mon Adèle,
O mes amis, je chanterai, (bis.)
Je chanterai.

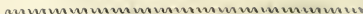
De fleurs l'Amitié couronnée
En vain pour tromper nos ennuis,
M'offre la coupe fortunée
Où rit le Champagne ou le Nuits;
Toujours une larme se mêle
Au breuvage décoloré;
Mais quand reviendra mon Adèle,
O mes amis, je chanterai,
Je chanterai.

En vain dans une douce ivresse,
Vous répétez les vieux refrains

Où Panard charmait sa maîtresse ,
Où Collé vidait ses chagrins.
A Béranger même infidèle ,
Je pleure un objet adoré :
Mais quand reviendra mon Adèle ,
O mes amis, je chanterai ,
Je chanterai.

Flétri par l'aquilon sauvage ,
Je suis au sein de vos concerts ,
Comme le saule sans feuillage
Est au milieu des saules verts.
Ah! sous votre ombre fraternelle ,
Heureux qui peut être inspiré!
Mais quand reviendra mon Adèle ,
O mes amis, je chanterai ,
Je chanterai.

Mais d'Iris l'écharpe éclatante ,
D'un beau ciel colorant l'azur ,
M'annonce que toujours constante ,
Adèle me garde un cœur pur.
La porte s'ouvre..... dieux! c'est elle!
Son front de roses est paré.
Ah! j'ai retrouvé mon Adèle ,
O mes amis, je chanterai ,
Je chanterai.



LE CYGNE,

OU LA MORT DE LORD BYRON.

(juillet 1824.)

AIR : Te souviens-tu, etc.

Non loin des bords que l'Eurotas arrose,
 Naguère un cygne, au chant mélodieux,
 Sous des cyprès mêlés de laurier-rose,
 Se préparait à ses derniers adieux.
 Jusqu'à ce jour fuyant la tyrannie,
 Sur un sol libre il ne peut s'arrêter :
 Faites silence, ô vierges d'Hellénie;
 Prêt à mourir le cygne va chanter !

} (b.

« Loin des roseaux de cette île fangeuse,
 Dont les printemps ressemblent aux hivers,
 Je m'exilai, lorsqu'Albion menteuse,
 Aux nations vendait d'ignobles fers.
 De mes accens la sauvage harmonie
 Dans le désert aimait à s'écouter.
 — Faites silence, ô vierges d'Hellénie,
 Prêt à mourir le cygne va chanter !

» Toujours errant de rivage en rivage,
 Je vis l'Ibère au meurtre façonné,
 Pour s'affranchir d'un récent esclavage,
 Ressusciter un tyran détrôné.

Partout j'ai vu la vérité punie,
 Sur l'échafaud vainement protester.
 — Faites silence, ô vierges d'Hellénie,
 Prêt à mourir le cygne va chanter !

» Sur un rocher entouré par l'abîme,
 Je vis un jour l'aigle précipité;
 Sous les débris de son malheur sublime,
 Je saluai son immortalité !

Je détestai la noire félonie
 Qui sur ce roc avait pu le jeter.
 — Faites silence, ô vierges d'Hellénie,
 Prêt à mourir le cygne va chanter !

» Je visitai l'antique Parthénopé,
 Que ses enfans promettaient de venger;
 Mais ces héros, aux regards de l'Europe,
 Le lendemain embrassaient l'étranger.

Ah ! des beaux-arts qu'importe le génie,
 Quand un barbare a droit de l'insulter ?

— Faites silence, ô vierges d'Hellénie,
 Prêt à mourir le cygne va chanter !

» J'allais périr, une brise odorante
 Me ramena sur la cendre d'Argos;
 Je vis la Grèce abattue, expirante,
 Avec ses fers écraser ses bourreaux.

De ces climats la liberté bannie,
Sous des lauriers vint encor s'abriter.
— Faites silence, ô vierges d'Hellénie,
Prêt à mourir le cygne va chanter !

» Mes jours sont pleins ; mais avant que j'expire,
O Grecs vainqueurs , jurez par vos exploits,
Jurez , ô Grecs , de sauver votre empire,
Et du croissant et du sceptre des rois ! »
Il dit , soudain les filles d'Aonie,
Sur l'Hélicon courent le transporter.
Pleurez , pleurez , ô vierges d'Hellénie,
Pleurez , le cygne a cessé de chanter.

LE JUBILÉ DE 1826.

AIR : Balayons, nettoions ce salon gothique ;

Ou : Si le vin , si le vin coulait dans la plaine.

JUBILÉ , jubilé ,
Que chacun redoute ,
Long-temps exilé ,
Parmi nous qui t'a rappelé ?
Jubilé , jubilé ,
Tu reviens sans doute ,
Pour nous convertir ,
Achever de nous amaigrir .

Ainsi s'exprimait naguère
Certain rentier esfilé
Qui pendant l'année entière
Observe le jubilé.
D'une abstinence nouvelle
Je ne suis point alarmé ,
Dit-il, grâce à V..... ,
J'y suis accoutumé .

Jubilé , jubilé ,
Que chacun redoute ,
Long-temps exilé ,
Parmi nous qui t'a rappelé ?
Jubilé , jubilé ,

Tu reviens sans doute,
 Pour nous convertir,
 Achever de nous amaigrir.

Peut-être dans les deux chambres
 Auras-tu pour ennemis
 Tous les honorables membres
 Dont le couvert était mis.
 Mais quoi ! le ventre et l'église
 Doivent vivre en bon accord :
 Quand la truffe est permise
 On peut dîner encor.
 Jubilé, jubilé,
 Que chacun redonte,
 Long-temps exilé,
 Parmi nous qui t'a rappelé ?
 Jubilé, jubilé,
 Tu reviens sans doute,
 Pour nous convertir,
 Achever de nous amaigrir.

A ta dernière visite,
 Nous étions encor payens ;
 Une déité proscrire
 Régnait sur des citoyens ¹.

¹ Le dernier jubilé date de 1800 ; la France était encore sous le régime républicain.

Mais tout couvert de poussière ,
Son autel s'est écroulé ,
Allons trouver C.....;
Qu'il n'en soit plus parlé.

Jubilé, jubilé,
Que chacun redoute,
Long-temps exilé,
Parmi nous qui t'a rappelé?
Jubilé, jubilé,
Tu reviens sans doute,
Pour nous convertir,
Achever de nous amaigrir.

La Sorbonne est rétablie;
Un clerc braille au Panthéon,
Le plain-chant et l'homélie
Détrônent Anacréon.
Plus d'un guerrier confesse
Qu'autrefois il se trompa,
Et la gloire à la messe
Dit son *meá culpá*.

Jubilé, jubilé,
Que chacun redoute,
Long-temps exilé,
Parmi nous qui t'a rappelé?
Jubilé, jubilé,
Tu reviens sans doute,
Pour nous convertir,
Achever de nous amaigrir.

Laissons l'Angleterre avare
 Fouiller un monde nouveau,
 Où les enfans de Pizarre
 Ont reconquis leur drapeau :
 Des nouvelles républiques
 Si l'or vint à nous manquer,
 Du moins sur les reliques
 Nous pourrons trafiquer.

Jubilé, jubilé,
 Que chacun redoute,
 Long-temps exilé,
 Parmi nous qui t'a rappelé ?
 Jubilé, jubilé,
 Tu reviens sans doute,
 Pour nous convertir,
 Achever de nous amaigrir.

Mais tandis que dans nos villes,
 Princes, nobles et bourgeois
 Chantent, rangés sur deux files,
 Le triomphe de la croix,
 Le sabre des janissaires
 Depuis long-temps en travail,
 Des lambeaux de nos frères
 Tapisse le sérail.

Jubilé, jubilé,
 Que chacun redoute,
 Long-temps exilé,
 Parmi nous qui t'a rappelé ?

(221)

Jubilé, jubilé,
Tu reviens sans doute,
Pour nous convertir,
Achever de nous amaigrir.

~~~~~

## LES ADIEUX PATERNELS.

AIR : Du carnaval (de BÉRANGER), ou : muses des bois , etc.

MES chers enfans, dans une heure peut-être  
Je vais dormir de l'éternel sommeil ;  
Placez mon lit auprès de la fenêtre,  
Je veux encor contempler le soleil.  
Puissent long-temps ses rayons salutaires  
Chaque matin vous retrouver joyeux !  
Faites le bien et vivez en bon frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux

Ne pleurez point, en fermant ma paupière,  
Ne faut-il pas tôt ou tard succomber ?  
Mais seulement, au bout de la carrière,  
Parmi les siens il est doux de tomber.  
Oh ! que je plains aux rives étrangères  
Le moribond privé de soins pieux !  
Faites le bien et vivez en bon frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux !

Aux flots du temps sans peur je m'abandonne ,  
Sûr d'aborder en un meilleur séjour ;  
Je ne crains pas que le Dieu qui pardonne  
Ouvre l'enfer à nos erreurs d'un jour.  
J'ai secouru, sous toutes les bannières,  
Ceux qu'opprimait un pouvoir odieux ;

Faites le bien et vivez en bons frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux !

Bien au-dessus des puissances du monde,  
N'allez jamais mendier leur faveur ;  
Elle est stérile et la terre est féconde.  
Le pain qu'on gagne a bien plus de saveur !  
A l'un de vous si les dieux sont contraires,  
Volez soudain pour essuyer ses yeux.  
Faites le bien et vivez en bons frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux !

Par le travail étendez l'héritage,  
De père en fils transmis avec l'honneur ;  
Jouissez-en, mais qu'un égal partage  
Vous donne à tous droit au même bonheur :  
A votre tour, lorsque vous serez pères,  
De tous vos fils vous serez glorieux.  
Faites le bien et vivez en bons frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux !

Approche ici, toi que dans ma famille  
Avec transport j'accueillis le premier,  
Je te remets le bonheur de ma fille,  
A ton amour j'ai dû la confier.  
Adieu ! je meurs, que vos jours soient prospères !  
Mon œil se ferme à la clarté des cieux !  
Faites le bien et vivez en bons frères,  
Mes chers enfans, ce sont là mes adieux !



---

# TABLE

## DES CHANSONS.

---

|                                                       | Pag. |
|-------------------------------------------------------|------|
| Le Soldat de la Foi. . . . .                          | 1    |
| Chant Patriotique. . . . .                            | 5    |
| La Cour de Charlemagne. . . . .                       | 8    |
| Le Chant du Coq. . . . .                              | 12   |
| Les Moines rétablis. . . . .                          | 14   |
| Mes Illusions. . . . .                                | 17   |
| Le Pâtre Castillan. . . . .                           | 20   |
| Le bon Plaisir. . . . .                               | 23   |
| Le Pauvre Chansonnier, ou si j'avais été Roi. . . . . | 25   |
| Les Moissonneurs et le Proscrit. . . . .              | 28   |
| Le Coucou. . . . .                                    | 31   |
| Le Jubilé d'Édouard III. . . . .                      | 34   |
| Isaure. . . . .                                       | 37   |
| Ma Marraine. . . . .                                  | 40   |
| Le Tombeau. . . . .                                   | 42   |
| Le Patriote villageois. . . . .                       | 45   |
| Pétition d'un Émigré à la Chambre de 1825. . . . .    | 49   |
| Le Curé en goguette. . . . .                          | 53   |

|                                                                                                 |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Couplets à l'occasion d'une pièce de vers écrite<br>de la main de mademoiselle Angéline***. . . | 56  |
| Les Fleurs. . . . .                                                                             | 58  |
| L'Historien désappointé. . . . .                                                                | 60  |
| La fin du Monde. . . . .                                                                        | 63  |
| Le vieux Tambour. . . . .                                                                       | 67  |
| Les Toast. . . . .                                                                              | 71  |
| Petite Requête à certains romantiques. . . .                                                    | 73  |
| Projet de Solitude. . . . .                                                                     | 76  |
| Le Réveil de la Grèce. . . . .                                                                  | 78  |
| Le droit d'Aïnesse. . . . .                                                                     | 80  |
| Le Sacrifice. . . . .                                                                           | 82  |
| Jean-Pierre. . . . .                                                                            | 85  |
| Les Imprécations. . . . .                                                                       | 88  |
| Bibé le Roi quand même! ou placet d'un noble<br>Gascon au roi. . . . .                          | 91  |
| L'Étoile des Amours. . . . .                                                                    | 94  |
| A Béranger. . . . .                                                                             | 96  |
| L'Optimiste à table. . . . .                                                                    | 99  |
| Ma Réception au barreau. . . . .                                                                | 102 |
| Les Possédés. . . . .                                                                           | 104 |
| Petit dialogue historique entre le dey d'Alger<br>et son fils. . . . .                          | 106 |
| Au Vaisseau qui a transporté le général La-<br>fayette aux États-Unis. . . . .                  | 109 |
| Rose. . . . .                                                                                   | 111 |
| Saint-Paul. . . . .                                                                             | 113 |
| A Paul-Louis courrier. . . . .                                                                  | 116 |
| Mon Lit. . . . .                                                                                | 119 |

|                                                               | Pag. |
|---------------------------------------------------------------|------|
| La Captive. . . . .                                           | 121  |
| Épicure. . . . .                                              | 123  |
| Le Troubadour. . . . .                                        | 126  |
| Moustapha partant pour la guerre contre les<br>Grecs. . . . . | 128  |
| Anacréon à Paphos. . . . .                                    | 130  |
| La retraite de Russie. . . . .                                | 132  |
| La Mort et le Chansonnier. . . . .                            | 134  |
| Histoire d'un Mastodonte, racontée par lui-<br>même. . . . .  | 136  |
| Latour d'Auvergne, ou la leçon d'Histoire. . .                | 140  |
| Notre dernier jour peut-être. . . . .                         | 143  |
| Le Roi chasseur. . . . .                                      | 145  |
| Charles IX. . . . .                                           | 147  |
| Le Délire bachique. . . . .                                   | 150  |
| L'Ingénue. . . . .                                            | 153  |
| Bolivar à Lima. . . . .                                       | 155  |
| La Courtisane. . . . .                                        | 159  |
| Le Fossoyeur. . . . .                                         | 161  |
| Le Roitelet. . . . .                                          | 163  |
| L'Ermite. . . . .                                             | 165  |
| Les Girondins. . . . .                                        | 167  |
| Le Fou du roi. . . . .                                        | 170  |
| Le Moine, ou la Tentation. . . . .                            | 173  |
| La barque d'Hymen. . . . .                                    | 176  |
| L'Ange et nos premiers parens. . . . .                        | 178  |
| Ma tante Urlurette. . . . .                                   | 182  |
| Le Printemps. . . . .                                         | 186  |
| Rien ne m'étonne plus. . . . .                                | 188  |

|                                                                 | Pag. |
|-----------------------------------------------------------------|------|
| Les Débris. . . . .                                             | 190  |
| Ma Palinodie. . . . .                                           | 192  |
| Couplets chantés à un souper fait à la belle<br>étoile. . . . . | 194  |
| Horace. . . . .                                                 | 197  |
| Le Renégat. . . . .                                             | 199  |
| Le Pasteur du Hameau. . . . .                                   | 202  |
| Les Enfans de la Patrie. . . . .                                | 205  |
| La Sainte Ampoule. . . . .                                      | 207  |
| Le roi est mort : vive le roi. . . . .                          | 210  |
| L'Absence. . . . .                                              | 212  |
| Le Cygne, ou la mort de lord Byron. . . . .                     | 214  |
| Le Jubilé de 1826. . . . .                                      | 217  |
| Les Adieux paternels. . . . .                                   | 222  |









32  
3427  
97125

Barvis, Joseph  
Chambers novels

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

